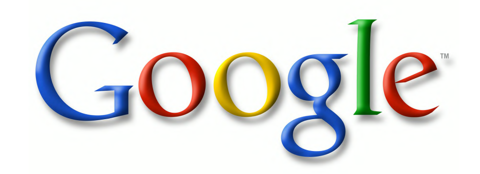



THE GIFT OF
Francais



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome dix-huitieme.

CHEF-D'ŒUVRES

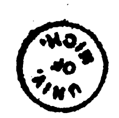
DE

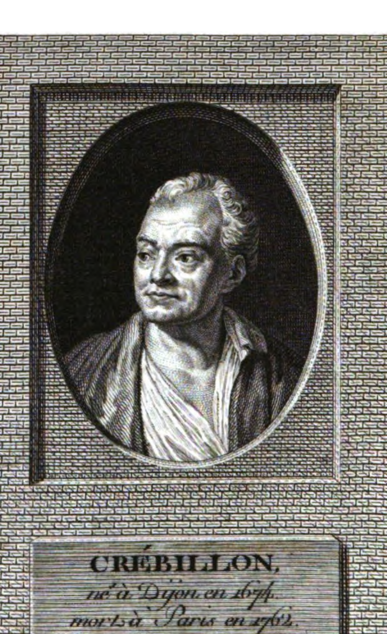
CRÉBILLON.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.


UNIV. OF MICH.



gravé par R. Delvaux, d'après celui d'Aug.tin de S.t Aubin, g.r du Roi.

VIE DE CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON, d'une famille noble et ancienne, naquit, à Dijon le 13 Février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de la même Ville, et de Genevieve Cognard, fille du Lieutenant-Général de Beaune. Le trésor des Chartes de cette Chambre des Comptes atteste la noblesse de cette famille, et nous en rapporterions ici les titres si ceux que CRÉBILLON acquit par ses Ouvrages ne suffisoient pas seuls à sa gloire; mais on oubliera plutôt que deux freres Jolyot furent anoblis, en 1442, par Philippe-le-Bon, pour leurs services militaires, que l'on n'oubliera que Prosper Jolyot a fait *Atrée*, *Electre* et *Rhadamisthe*.

On ignore les particularités de sa premiere jeunesse. On sait seulement qu'il fit ses humanités

au Collége des Jésuites de Dijon. Ces Instituteurs célebres avoient coutume de placer sur une liste de leurs écoliers, et à côté de leurs noms, des épithetes qui exprimoient leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités. Fontenelle, par exemple, qui avoit aussi étudié chez eux, avoit pour devise : *Adolescens omnibus numeris absolutus et inter discipulos princeps.* « Jeune homme accom» pli, à tous égards, et le modele de ses con» disciples. » Voici celle qui étoit jointe au nom de CRÉBILLON. *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo.* « Enfant plein d'esprit, mais un » franc polisson. » Cette note fut fournie par le Pere Oudin, Jésuite de Dijon, à l'Abbé d'Olivet, qui la lui avoit demandée, du consentement de CRÉBILLON, quelque tems après qu'il eût été reçu à l'Académie Françoise. CRÉBILLON la lut un jour en pleine Académie, avant une des séances particulieres. Il éclata de rire à la derniere qualification, et se plut, lui-même, à faire part de cette découverte à tout le monde.

CRÉBILLON, ayant achevé ses études, voulut se consacrer à la Littérature ; mais ses pa-

rens, trop pénétrés des vieilles maximes qui dans presque toutes les familles proscrivent impitoyablement la profession des Lettres, s'opposerent fortement à sa vocation. Jaloux, d'ailleurs, de conserver l'illustration qu'ils avoient acquise dans la Magistrature, ils destinerent le jeune CRÉBILLON à suivre la carriere du Barreau. Son pere l'envoya étudier le Droit à Besançon, et le fit recevoir Avocat. Ensuite il le mit en pension, à Paris, chez un Procureur, pour y apprendre les formes de la procédure. Loin de se conformer aux vues qu'on avoit sur lui, il se livra à toute la vivacité de ses passions, et son Procureur fut l'homme du monde avec lequel il eut d'abord le moins de commerce. Il ne voyoit en lui qu'un suppôt de la chicane, et daignoit à peine lui parler. Celui-ci, à son tour, regardoit son pensionnaire comme un jeune éventé, et ne lui portoit la parole que pour lui faire des remontrances, aussi mal reçues qu'elles étoient inutiles. Tous deux se faisoient tort. Ce Procureur, nommé Prieur, étoit homme d'esprit, et fils de Prieur à qui Scarron a adressé une Epître.

Un hasard, assez singulier, mit CRÉBILLON et son Procureur à portée de mieux se connoître et de se rendre enfin mutuellement justice. CRÉBILLON s'étoit paré un Dimanche, avec beaucoup de soin, pour aller à un bal, lorsqu'il survint une pluie affreuse, qui le força de rester à la maison. Il s'y trouva seul avec Prieur qui, témoin de l'impatience où ce contre-tems avoit jetté son pensionnaire, lui conseilla de se déshabiller, de prendre gaiement son parti, et proposa de se tenir réciproquement compagnie. CRÉBILLON y consentit. Prieur qui n'avoit pas moins de goût que lui pour les Spectacles fit tomber la conversation sur cette matiere. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la tête de CRÉBILLON. Il entreprit l'analyse des Pieces jouées depuis quelque tems, et entra dans une discussion où il développa tout son génie. Prieur jugea dès ce moment que la dissipation extérieure de CRÉBILLON cachoit un grand homme, qui s'ignoroit encore lui-même. Persuadé, surtout, par les traits qui lui étoient échappés, que la nature l'appeloit au genre tragique,

il le pressa vivement de composer une Tragédie.

CRÉBILLON qui n'avoit alors d'autre garant de son talent pour la Poésie que quelques chansons, qu'il estimoit peu, et à qui, d'ailleurs, les chef-d'œuvres de Corneille et de Racine ne laissoient pas croire qu'il fût possible de se faire un nom après eux dans la même carriere, se révolta contre le conseil de Prieur. Il le rejetta avec d'autant plus de raison en apparence qu'il trouvoit moins d'analogie entre le talent de composer une chanson et celui d'inventer une Tragédie. Prieur ne se rendit point à cette objection : il la combattit vigoureusement, et, enfin, son sentiment prévalut. CRÉBILLON choisit pour son coup d'essai *La Mort des Enfans de Brutus*. Les Comédiens auxquels il présenta cette Piece la refuserent, et ils eurent raison, car, en laissant appercevoir dans son Auteur quelques dispositions à la Poésie, elle n'annonçoit pas qu'un jour il pût devenir un grand homme.

Désespéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu, CRÉBILLON ne rentra chez son Procureur que pour se plaindre, et il jura de ne plus faire de

vers de sa vie. Prieur essuya le premier feu ; mais, aidé de l'impulsion secrete qui portoit CRÉBILLON vers le Théatre, il le ramena insensiblement à commencer une autre Piece. Ce fut *Idoménée*, que le Public reçut assez favorablement.

Malgré cette espece de succès, Melchior Jolyot ne vit point indifféremment que son fils fût devenu Poëte, ce qui lui paroissoit déroger à sa noblesse. Il chercha à l'en détourner, en lui écrivant des lettres très-vives ; mais elles resterent sans effet. *Atrée* parut et réussit bien plus qu'*Idoménée*. Melchior Jolyot n'en fut que plus irrité contre son fils. Il étoit devenu veuf, et, pour le punir, il se remaria en secondes noces. CRÉBILLON se crut autorisé par cet exemple à contracter aussi un mariage, auquel Melchior Jolyot ne vouloit point donner sont consentement. Il épousa, en 1706, Charlotte Péaget, fille d'un Apothicaire, de Paris, de laquelle il étoit devenu amoureux, et qu'il eut la douleur de perdre en 1711. (1) Mel-

(1) De cette union, qui dura si peu, Crébillon eut un fils unique, devenu moins célebre par son

chior Jolyot, outré de cette alliance, formée malgré lui, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus ardemment à la Poésie; (1) mais, enfin, peu de tems avant de mourir, en 1707, il le rétablit dans tous ses droits. CRÉBILLON, après la mort de Melchior Jolyot se rendit à Dijon pour recueillir sa succession; mais, comme il n'entendoit rien aux affaires, il laissa vendre, ou mettre en décret le peu de bien qui lui revenoit de son pere, que son second mariage avoit presque ruiné.

---

mariage avec Myladi Staffort, de l'une des plus grandes familles d'Angleterre, que par ses Romans, qui l'ont mis au rang de nos meilleurs Écrivains dans ce genre.

(1) Prieur pensoit bien différemment que Melchior Jolyot sur le compte de Crébillon. Enchanté des succès que son ancien pensionnaire obtenoit sur la Scene Françoise, il les voyoit avec complaisance, et en partageoit, en quelque sorte, la gloire. Il étoit très en danger de la maladie dont il est mort, lorsqu'on joua *Atrée*. Il se fit porter à la premiere représentation de cette Piece, après laquelle Crébillon l'étant aller voir dans sa loge, Prieur lui dit, en l'embrassant : « Je » meurs content; je vous ai fait Poëte, et je laisse » un homme à la nation. »

« CRÉBILLON avoit sauté, si l'on peut parle[illegible]
ainsi, de la Tragédie d'*Idoménée* à celle d'*Atré*[illegible]
et à celle d'*Electre*, qui laisserent la premiere bie[illegible]
loin derriere elles, et il montra au Public étonn[illegible]
le vaste chemin qu'il avoit fait, dit d'Alembert
dans ses *Eloges des Membres de l'Académie Fra*[illegible]
çoise. Après le succès d'*Atrée* et celui d'*Electr*[illegible]
on auroit cru que la gloire de CRÉBILLON ét[illegible]
à son comble. C'étoit une chose très-rare [illegible]
Théatre de voir des triomphes si rapides qui [illegible]
fussent pas interrompus et comme tempérés [illegible]
des chutes. Ce fut une chose plus rare [illegible]
de [illegible] cès aller en augment[illegible]
[illegible] r, lui-même, dan[illegible]
[illegible] 'œuvre, et l'un[illegible]
[illegible] is. »
[illegible] uve mieux la faci[illegible]
[illegible] travailloit que [illegible]
[illegible] faire paroît[illegible]
Cela, cependant [illegible]
[illegible] été aussi diss[illegible] ett[illegible]
[illegible] voit pour les [illegible] s vi[illegible]
[illegible] ccès et sa [illegible] dans
[illegible] onner a

ravail que peu de momens, et encore fort souent interrompus. Les personnes qui ont dit ue pour faire des vers il étoit obligé de prendre es précautions extraordinaires, comme de fermer les fenêtres en plein jour et d'allumer des ougies dans sa chambre, ne l'ont sûrement pas ien connu. Il est vrai que quelquefois en comosant il s'agitoit beaucoup et se promenoit, vec vivacité, dans toutes les pieces de son apartement; mais le plus souvent aussi il faisoit es vers en rêvant, dans son fauteuil, et sans ul effort.

L'Almanach des grands Spectacles de Paris, anée 1763, rapporte que « le célebre Anatomiste Duvernet, logeant au Jardin du Roi, dont CRÉBILLON aimoit beaucoup la solitude, lui voit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors. Il travailloit dans ce tems-là à son *Rhadamisthe.* Un jour qu'il faisoit fort chaud, croyant n'être vu de personne, il avoit quitté ses habits. Entiérement abandonné à sa verve, il marchoit à pas inégaux et précipités, et poussoit, de tems en tems, des cris effroyables. Un Jardinier, qui l'observoit, sans le connoître,

persuadé que c'étoit un insensé, ou un homme chargé de quelque mauvaise affaire, alla avertir M. Duvernet, qui accourut aussi-tôt, et qui, reconnoissant l'Auteur d'*Atrée* et d'*Electre*, rit beaucoup de la méprise du Jardinier. »

Le grand succès de *Rhadamisthe* procura à CRÉBILLON des amis puissans, que leur rang et leurs richesses mettoient à portée de lui être très-utiles. De ce nombre furent des Princes du Sang, tels que le Duc d'Orléans, Régent, le Comte de Clermont (ce dernier lui donna un appartement au Palais du petit Luxembourg) et d'autres personnes de distinction, telles que M. le Baron Hoquer, MM. Bignon, Bibliothécaires du Roi, M. Pâris, Garde du Trésor-Royal, &c. &c.; mais il ne se servit de tant d'avantages que pour ses plaisirs et jamais pour sa fortune, dont il ne prenoit aucun soin. Il avoit été pourvu pendant quelques années de la Charge de Receveur mi-triennal des amendes de la Cour des Aides de Paris, mais cet office fut supprimé en 1721. CRÉBILLON à qui l'on avoit donné en remboursement un récépissé de cinquante-sept mille livres, négligea de le réaliser à tems, et se vit obligé de l'abandonner

donner pour deux mille livres. C'est par une suite de cette insouciance qu'il perdit, ou dissipa plusieurs billets qu'il avoit eus du systême de Law, au lieu de s'en faire un bien être pour l'avenir.

Réduit à l'unique ressource que lui procuroient ses talens, il se flattoit de pouvoir obtenir encore de nouvelles couronnes, et de faire succéder à *Rhadamisthe* des Ouvrages dignes de celui-là. Il fut, en effet, suivi de *Xerxès* et de *Semiramis*; mais ces deux Pieces réussirent fort peu. CRÉBILLON s'occupa, dans le même tems, d'une Tragédie de *Cromwel*, qu'il n'acheva pas, et celle de *Pyrrhus*, qu'il donna après, parut d'abord être le terme de ses travaux Dramatiques; soit que cette Tragédie, de la maniere dont il l'a traitée, si contraire à son goût et au genre qu'il avoit adopté, eût épuisé son génie, en le fatigant, soit que, se voyant, après tant de succès, plus chargé de lauriers que de fortune, il fut enfin dégoûté du Théatre, où il avoit brillé si long-tems. Il renonça même, presqu'entiérement, au commerce des hommes, non par humeur, ou par misantropie, mais par amour pour la liberté, qu'il regardoit comme le seul

bien qui lui restât. Il se retira dans un lieu ignoré, où il se réduisit à une vie plus que frugale. Il dormoit peu, le plus souvent, à l'heure où les autres veillent, et il se plaisoit à être durement couché. Il étoit grand mangeur, mais il préféroit les alimens les plus simples et même les plus grossiers. On lui avoit connu autrefois, sans qu'il fût riche, beaucoup de goût pour le luxe, dans les meubles et dans les vêtemens; mais de la maniere dont on le vit dans sa retraite, on n'auroit pas cru qu'il eût jamais pu attacher un grand prix à toutes ces choses-là. Tous les malheureux avoient des droits sur son cœur; les bêtes mêmes, sur-tout si elles souffroient, excitoient sa compassion. C'est ce qui faisoit que l'on voyoit toujours chez lui une grande quantité de chiens et de chats, dont les infirmités prouvoient l'excès de sa sensibilité. Il avoit fait de sa chambre une sorte de ménagerie, et pour dissiper les mauvaises exhalaisons qui provenoient de ces animaux, il fumoit beaucoup, mais l'odeur du tabac ne remédioit pas entiérement à la corruption de l'air qu'il respiroit sans cesse. Quand on lui demandoit, dans les dernieres années de sa

vie, pourquoi il avoit si long-tems vécu entouré d'animaux, dont il faisoit à-peu-près son unique société, il répondoit : « C'est que je » connois les hommes ; » mais, comme l'observe d'Alembert, « il le disoit sans amertume, » et avec le sang-froid d'un Philosophe, qui » plaint ses semblables d'être méchans, et qui, » en craignant leur commerce, ne peut se résoudre à les haïr. »

CRÉBILLON ne faisoit jamais de visites, ne comprenant pas même comment on pouvoit s'assujettir à en faire, et rien n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse quand on lui écrivoit. Aimant les vers exclusivement, il paroissoit avoir conçu une haine insurmontable pour la prose, et de là vient qu'il s'en trouve si peu dans la collection de ses Œuvres. Mais s'il étoit si désagréable pour lui de se conformer aux devoirs de la société, il avoit l'équité de ne pas s'offenser que l'on s'en dispensât à son égard.

Dans sa solitude il s'amusoit à imaginer des sujets de Romans, qu'il composoit ensuite de mémoire, mais sans fixer ses idées sur le papier.

Il traçoit et remplissoit de même les plans de ses Tragédies, et il ne les écrivoit que lorsqu'il falloit en distribuer les rôles aux Acteurs. Il avoit une si grande passion pour les Romans qu'il devint presqu'indifférent à toute autre lecture. Cependant, il connoissoit parfaitement bien tous les Poëtes, anciens et modernes; mais rarement on les lui entendoit citer: encore falloit-il qu'il y fût forcé par quelque circonstance, parce qu'il regardoit ces sortes de citations comme les preuves de la pédanterie, pour laquelle il avoit la plus forte aversion.

Parmi les Romans de son goût, ceux de La Calprénede lui avoient paru mériter la préférence. Il en parloit avec admiration, et convenoit en avoir tiré beaucoup de secours pour ses Tragédies. Un jour qu'il étoit fortement occupé de la composition d'un de ses Romans, qu'il n'a jamais écrits, quelqu'un entra brusquement chez lui: « Ne me troublez-pas, lui cria-» t-il; je suis dans un moment intéressant. Je » vais faire pendre un Ministre fripon et chasser » un Ministre imbécille. »

CRÉBILLON étoit comme oublié, depuis long-tems, et presque mort pour la nation, lorsqu'on se ressouvint qu'il existoit encore, et que l'on songea à lui rendre justice. Malgré le grand nombre de ses succès, il n'avoit pu obtenir, dans les plus beaux jours de sa gloire, une place à l'Académie Françoise. Il y fut enfin reçu, le 27 Septembre 1731, à la place de M. de La Faye, et quelques années après on le nomma Censeur de la Police. Le Roi lui fit, dans le même tems, sur sa cassette, une pension annuelle de mille livres. Il en obtint aussi une de deux mille livres sur le Mercure de France, et il eut la gloire de voir une édition magnifique de ses Œuvres sortir des presses de l'Imprimerie Royale, gloire qui ne fut pas stérile pour lui, puisque le Roi lui fit présent de cette édition, et qu'elle lui valut environ deux mille écus. Le Roi, quelque tems après, lui donna une nouvelle place, sous le titre d'Homme de Lettres attaché à la Bibliotheque de Sa Majesté, avec une gratification annuelle de six cents livres; et, pour le dédommager de la perte d'un logement qu'il avoit obtenu et occupé pendant quelque

tems dans l'une des maisons de la cour du vieux Louvre, lorsqu'on le lui retira en abattant ces maisons pour achever ce Palais, le Roi lui accorda une pension de quatre cents livres sur le département de ses bâtimens.

« Quelque bien placées que fussent ces récompenses, dit d'Alembert, il ne faut point en faire honneur à l'équité des contemporains de CRÉBILLON. La haine qui l'avoit frustré des distinctions Littéraires, dans le tems où il en étoit le plus digne, auroit ensuite voulu pouvoir l'en accabler, pour humilier un autre Ecrivain, dont la gloire méritoit, depuis long-tems, toute l'attention de l'envie. L'Auteur d'*Œdipe*, de *Brutus* et de *Zaïre* prit un essor effrayant pour ceux qui croyant alors tenir le sceptre de la Littérature n'étoient pas disposés à le voir passer et rester entre ses mains. Ils allerent chercher, au fond de sa retraite, le vieux et délaissé CRÉBILLON, qui, muet et solitaire, depuis trente années, ne pouvoit plus être redoutable pour eux; mais qu'ils se flattoient d'opposer à l'Ecrivain illustre par lequel ils se voyoient éclipsés. Les partisans de CRÉBILLON le proclamerent comme le vrai

et seul héritier du sceptre de Corneille et de Racine. Ils le placerent, de leur autorité, sur le trône de ces grands Hommes. Ils firent plus; ils fixerent à ces trois Auteurs leur partage, et, pour ainsi dire, leur domaine dramatique, en surnommant Corneille *le Grand*, Racine *le Tendre* et CRÉBILLON *le Tragique* : comme si Corneille et Racine n'avoient été *Tragiques* ni l'un, ni l'autre. Il ne restoit plus de place pour un quatrieme, eût-il été *Grand*, *Tendre* et *Tragique*, tout-à-la-fois. »

« Cette cabale ne se contenta pas de faire reverdir les anciens lauriers de CRÉBILLON, elle voulut qu'il y en ajoutât de nouveaux, pour flétrir ceux de son concurrent. Elle crut, comme dans l'*Enéide*, mettre un nouvel Entelle aux prises avec un nouveau Darès. Les amis de CRÉBILLON le presserent d'achever sa Tragédie de *Catilina*, qu'il avoit commencée depuis long-tems, dont il leur avoit lu quelques morceaux et dont on parloit comme d'une merveille dramatique. Le Public qui entendoit louer cette Piece et ne la voyoit point paroître, quoiqu'on la lui promît toujours, s'écrioit quelquefois, avec Cicéron :

Jusques à quand abuserez vous de notre patience, Catilina? Enfin, l'accueil que CRÉBILLON recevoit, de toutes parts, les sollicitations de Paris et de la Cour, les prieres de l'Académie, les ordres même du Roi, tout le détermina à achever et à donner sa Tragédie, qui eut quelques représentations, mais qui ne fut redevable de l'indulgence avec laquelle on la supporta qu'à l'intérêt qu'on avoit su inspirer pour la vieillesse de l'Auteur, et, sur-tout, à la ligue nombreuse et puissante, déchaînée contre celui qu'on vouloit immoler. »

CRÉBILLON étoit si peu flatté de l'ardeur indiscrette de ses amis qu'il s'opposoit même, autant qu'il le pouvoit, à tous les moyens dont ils vouloient se servir pour lui assurer des succès. Quelqu'un, qui lui étoit fort attaché, lui demanda des billets pour la premiere représentation de *Catilina* : « Eh ! morbleu ! lui dit CRÉBILLON, vous savez bien que je ne veux pas que » personne se croie dans l'obligation de m'applaudir ? — Oh ! lui répondit son ami, ne » craignez rien à cet égard. Ceux pour qui je » vous demande ces billets ne vous en feront pas

» plus de grace pour les tenir de vos mains : je » puis vous en répondre ! — En ce cas-là, vous » en aurez, répliqua CRÉBILLON. »

Jaloux de justifier les faveurs de la Cour, CRÉBILLON entreprit, à l'âge de soixante-seize ans, une Tragédie du *Triumvirat*. Elle fut jouée, avec peu de succès, et disparut du Théatre, après quelques représentations. Il s'occupa encore ensuite d'une autre Tragédie, mais toute d'imagination, sous le titre de *Cléomede*, dont on ne connoît point le sujet. Il n'en composa que trois actes, que vraisemblablement il n'a jamais écrits, et qui ont été perdus, ainsi que ce qu'il avoit composé de son *Cromwel*. Quant à sa *Mort des Enfans de Brutus*, qu'il avoit écrite, il la retrouva sous sa main, parmi de vieux papiers qu'il regardoit comme inutiles, et il la jeta au feu, environ trente ans avant de mourir.

CRÉBILLON avoit une mémoire prodigieuse. Déja plus que septuagénaire, il récita, par cœur, aux Comédiens son *Catilina*. Quand il déclamoit quelques scenes à ses amis et qu'on faisoit une critique qui lui paroissoit juste, il corrigeoit l'endroit critiqué, et il oublioit totalement sa

premiere leçon pour ne se souvenir que de sa derniere. Sa mémoire ne conservoit que ce qu'il croyoit devoir retenir. En général, il étoit plus docile aux critiques que beaucoup d'Auteurs qui auroient tant besoin de l'être. Il récita un jour dans une assemblée de Gens-de-Lettres, une Tragédie qu'il venoit de faire, et dont on ignore le titre et le sujet. Les auditeurs la trouverent mauvaise : « Il n'en sera plus question, leur dit-» il ; vous avez prononcé son arrêt, » et, dès ce moment, il oublia, tout-à-fait, cet Ouvrage.

Quoiqu'il eût dans l'esprit plus de force que de gaieté, il savoit plaisanter quelquefois. Dans le tems où il ne songeoit pas encore à finir son *Catilina*, dont il n'avoit fait alors que les deux premiers actes, il tomba sérieusement malade. Ces deux actes lui furent demandés par son Médecin, qui désespéroit de le guérir, et qui craignoit apparemment pour ses honoraires. L'Auteur malade lui répondit par ce vers si connu de la seconde scene du second acte de son *Rhadamisthe* :

« Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ? »

Un autre trait de gaieté qui lui échappa, lui a mérité, par l'heureuse influence qu'il eut, la reconnoissance de tous les Gens-de-Lettres. En 1748 il apprit que des créanciers de mauvaise humeur avoient fait saisir entre les mains des Comédiens, sur une Sentence des Consuls, les honoraires de sa Tragédie de *Catilina*. Il s'en plaignit au Ministre, en observant que Catilina n'étoit point Consulaire. Cette plaisanterie fit rire Louis XV, à qui le Ministre en rendit compte, et cela occasionna un Arrêt en faveur de tous les Gens-de-Lettres, par lequel le Roi déclare les fruits de l'esprit insaisissables.

Les ennemis de CRÉBILLON faisoient courir le bruit qu'il n'étoit pas l'Auteur des Tragédies qui paroissoient sous son nom, et quelles étoient d'un Chartreux, de ses amis, qui étoit mort en 1714. On prétendoit que de si noires compositions n'avoient pu sortir que de la triste cellule d'un morne solitaire qui avoit pris le monde en horreur. *Catilina*, annoncé si long-tems, et qui ne se finissoit point, avoit accrédité ce bruit. On disoit que Catilina étoit enterré avec le Chartreux. CRÉBILLON s'amusoit, tout le premier,

de cette plaisanterie, et pendant qu'il achevoit cette Tragédie il en déclama un jour une scene devant un jeune homme qui lui en répéta ensuite, sur le champ, plusieurs tirades : « Monsieur, lui dit CRÉBILLON, ne seriez-vous » point, par hasard, le Chartreux qui fait » mes Pieces ? »

Un autre jour, au milieu d'une grande compagnie où se trouvoit son fils, on demanda à CRÉBILLON quel étoit celui de ses Ouvrages qu'il estimoit le plus. « Je ne sais pas, répondit-» il, qu'elle est ma meilleure production, mais, » ajouta-t-il, en regardant son fils, voilà, sans » doute, ma plus mauvaise. — C'est qu'elle » n'est pas du Chartreux, répliqua vivement » le fils. » Une autre fois encore en présence du fils Crébillon, son pere disoit qu'il se repentoit d'avoir fait deux choses, sa Tragédie de *Catilina* et son fils. « Consolez-vous, lui répondit » celui-ci, le Public ne vous donne ni l'un, » ni l'autre. »

CRÉBILLON se trouvant Directeur trimestrier de l'Académie Françoise, eut deux fois l'honneur de haranguer Louis XV, au nom de cette Compagnie.

Compagnie. La premiere fois, en 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes à la France, et la seconde fois, l'année suivante, relativement aux succès de la campagne de Flandres. Dans ces deux occasions il parla au Roi, en prose et en vers, avec une noble assurance. Quelques-uns de ses amis parurent étonnés de ce que la présence du Monarque ne l'avoit nullement troublé : « Eh ! pourquoi, leur dit-» il, l'aspect d'un Prince qui ne peut faire trem-» bler ses sujets que par la crainte de le perdre » m'auroit-il intimidé ? »

Cet homme qui louoit quelquefois si bien ne pouvoit supporter la louange en face. Dans les dernieres années de sa vie il se fit lire ses Tragédies, et n'en dissimula ni les défauts, ni les beautés : « Je me juge, disoit-il, aussi impitoya-» blement que j'ai jugé les autres. » S'il avoit eu le courage de retoucher le style de ses Pieces et d'en faire disparoître les défauts de fonds, qu'il avoit la bonne-foi d'y reconnoître, il seroit peut-être parvenu à leur acquérir à la lecture l'estime qu'elles ont conservée à la représentation ; mais il composoit ses Ouvrages d'un seul jet,

dans la premiere chaleur de l'enthousiasme ; et ne put jamais se résoudre à les revoir ensuite à froid, pour les rendre plus dignes des gens d'un goût difficile.

Vingt ans avant sa mort il fut attaqué d'une érisipele aux jambes. Ce mal n'étoit pas dangereux. Il falloit seulement pour le détruire qu'il s'assujettît à un régime qu'on lui prescrivit, et qu'il ne voulut pas suivre. Mais le 12 Juin 1762 il eut une suppression d'urine, qui rendit son état fort alarmant. Il le reconnut, et, envisageant la mort avec une grande fermeté, sans aucune ostentation de courage, après une agonie assez douce, il expira le 17 du même mois, âgé de près de quatre-vingt-huit ans et demi. Il fut inhumé dans l'Eglise de Saint Gervais, sa Paroisse, ne laissant rien du tout à son fils, qui sans les bienfaits du Roi et sa propre réputation n'auroit eu exactement pour fortune d'autre héritage que son nom. Les Comédiens François firent célébrer, dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran, un pompeux service, comme une preuve de leur reconnoissance pour ce grand Poëte et de leur respect pour les Lettres. Ce

qu'il y avoit alors à Paris de plus distingué, par la naissance, le rang, ou l'amour des Lettres, les Membres des Académies, les autres Corps Littéraires, tous les Gens-de-Lettres, enfin, les Artistes célebres, en tous genres, y furent invités et s'y rendirent en si grand nombre qu'à peine l'Eglise pouvoit-elle les contenir.

Quelque tems après la mort de CRÉBILLON le Roi ordonna qu'on lui érigeât un mausolée, en marbre, et M. le Marquis de Marigny, alors Directeur Général des Bâtimens de Sa Majesté, confia au ciseau de M. Le Moine ce monument, que l'on destina d'abord à l'Eglise de Saint-Gervais; mais depuis on a changé cette destination, et il a été question de le placer à la Bibliotheque du Roi. Un anonyme a fait ces quatre vers pour être mis au bas de ce monument et en expliquer les attributs.

Tels sont tes attributs, ô tombe révérée!
Rhadamisthe sanglant respire la fureur,
Thyeste le remords, Oreste la terreur,
Et la vengeance y boit dans la coupe d'Atrée.

CRÉBILLON, depuis sa mort, est devenu l'objet de plusieurs Éloges publics, tant en vers

qu'en prose, et ses Ouvrages ont été l'objet de plusieurs dissertations sur l'art de la Tragédie, de plusieurs paralleles entre ses Pieces et celles de nos meilleurs Auteurs Tragiques. Nous avons mis la plupart de ces divers écrits à contribution dans cette Notice sur sa vie.

Malgré la forte répugnance qu'il avoit toujours eue à écrire en prose, et qui le porta jusqu'à prier l'Académie Françoise de permettre, contre l'usage, qu'il fit en vers son Discours de réception dans cette Compagnie, outre les Romans dont nous avons dit qu'il s'étoit occupé, sans les écrire, il avoit encore entrepris deux Ouvrages en prose; l'un étoit une sorte de Poétique sur la Tragédie, et l'autre étoit intitulé *Maximes pour les Rois* Ces deux morceaux n'ont point été achevés, et rien même de ce qu'il en a fait n'est parvenu jusqu'à nous.

CATALOGUE DES PIECES DE CRÉBILLON.

IDOMÉNÉE, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 29 Décembre 1705; imprimée, l'année suivante, avec une Epître dédicatoire, en vers, adressée au Duc d'Orléans, devenu depuis Régent du Royaume, à Paris, chez François le Breton, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Le sujet de cette Tragédie est trop connu pour le détailler de nonveau. On sait que c'est un sacrifice qui est, à-peu-près, le même que celui d'Isaac, de la fille de *Jephté*, chez les Juifs, et d'Iphigénie, chez les Grecs.

Idoménée, Roi de Crete, ayant été faire le siége de Troie, avec les autres Rois de la Grece, vit à son retour dans ses Etats sa flotte assaillie par une

violente tempête ; et pour se soustraire à la fureur de Neptune, il promit de lui sacrifier le premier mortel qui s'offriroit à sa vue en touchant la terre. Son fils Idamante fut celui qu'il apperçut d'abord, et il détesta bientôt le vœu imprudent qu'il avoit fait. Crébillon a ajouté à ce fond une intrigue d'amour. Idamante, pendant l'absence de son pere, a repoussé les entreprises d'un Prince rebelle. Il s'est opposé à l'usurpation de Mérion, qu'il a défait ; mais il est devenu amoureux de sa fille, Erixene, qui le paye de retour. Idoménée, en arrivant, fait périr Mérion ; mais il prend aussi de l'amour pour Erixene, et cette rivalité entre le pere et le fils découverte par le premier, qui perd tout espoir d'être aimé de la Princesse, l'engage à s'immoler, lui-même, pour satisfaire Neptune, sans verser le sang d'Idamante. Mais celui-ci, non moins généreux, renonce à Erixene, et se donne la mort pour sauver les jours de son pere, en remplissant son trop coupable vœu.

« La nécessité de remplir ce vœu barbare est ce qui forme le nœud de cette Tragédie ; mais la rivalité d'Idoménée et de son fils n'ajoute rien à la force du sujet, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. En effet, est-il naturel et vraisemblable qu'un Roi déja vieux parle d'amour à une Princesse, dont il a fait mourir le pere, tandis que lui-même est obligé de sacrifier son fils pour sauver son peuple ? Il est vrai que cette rivalité produit quelques scenes intéressantes. Elle fournit à Idoménée un motif de

plus pour se tuer lui-même, et c'étoit peut-être la seule maniere de dénouer cette Piece; car de représenter Idoménée pressant l'accomplissement de son vœu, c'eût été l'avilir. Une telle cruauté n'eût passé que pour foiblesse. Il n'avoit d'autre parti à prendre que de se dévouer à la place de son fils. La mort de ce fils met fin à sa perplexité, mais cette mort, trop précipitée, ne produit que de l'étonnement, et ce sujet, au fond si tragique, n'inspire qu'une pitié momentanée. On en sort moins ému que surpris. Quant à la versification, elle est plus forte que brillante, mais elle est animée par cette chaleur que la force produit. Enfin, il falloit n'être pas un homme ordinaire pour choisir d'abord un sujet si difficile à bien traiter. On voit que c'est Hercule qui, dès son enfance, cherche à combattre des lions. »

Le dernier acte de cette Tragédie ne réussit pas à la premiere représentation, tel qu'il étoit d'abord. Crébillon le refit, en vingt-quatre heures, et la Piece fut jouée treize fois de suite, dans sa nouveauté; mais elle n'a pas été reprise depuis.

M. Le Mierre fit représenter, en 1764, une Tragédie du même sujet, et sous le même titre, mais sans amour; et Danchet, dès 1712, avoit mis ce sujet à l'Opera, aussi sous le même titre, avec de la musique de Campra, mais sans pouvoir se passer d'une intrigue amoureuse.

* *Atrée et Thyeste*, Tragédie, en cinq actes,

représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Mars 1707; imprimée, avec une Préface, à Paris, en 1709, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

* *Electre*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Décembre 1708; imprimée, avec une Préface, à Paris, l'année suivante, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

* *Rhadamisthe et Zénobie*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Janvier 1711; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée au Prince de Vaudémont, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Xerxès, Tragédie, en cinq actes, représentée, au Théatre François, le 7 Février 1714; imprimée, à Paris, en 1748, chez Prault fils,

in-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Xerxès, Roi de Perse, a mis toute sa confiance dans son Ministre Artaban, qui est un ambitieux dévoré du desir de régner. Artaban, espérant y parvenir, engage Xerxès à désigner pour son successeur à l'Empire son second fils, Artaxerce, au préjudice de Darius, qui est l'aîné, et le véritable héritier du trône. Barsine, fille d'Artaban, sert aussi les projets criminels de son pere, sans en être complice, mais par l'amour qu'elle a pour Darius, qui aime Amestris, Princesse du sang Royal, de laquelle il est aimé, et qui est demandée par Artaxerce, à qui Xerxès ne peut la refuser. Artaban compte que cette rivalité perdra les deux jeunes Princes, en les détruisant l'un par l'autre. Mais se voyant trompé dans cette attente, il feint de s'intéresser à l'amour de Darius, et de vouloir lui faciliter les moyens d'enlever Amestris; et, sous le prétexte d'offrir à cette Princesse un gage certain de la foi de Darius, il demande à celui-ci son poignard, avec lequel il va assassiner Xerxès, pendant la nuit, accusant ensuite Darius de cet attentat horrible. Artaban est immolé par son confident, qui le découvre pour l'auteur du crime, et qui se tue, en même-tems; et Barsine s'empoisonne, autant pour se punir d'être la fille du coupable que pour se dérober à l'amour que lui a inspiré Darius, sans pouvoir le lui faire partager.

Artaxerce cede, enfin, Amestris à Darius, avec la moitié des Etats que Xerxès lui avoit destinés.

Cette Tragédie n'eut qu'une seule représentation, quoiqu'elle fût applaudie, dans un grand nombre de détails assez heureux ; mais on en trouva le principal personnage trop foible et celui d'Artaban trop atroce. On publia que *Le Couronnement de Daire*, ou *Darius*, de l'Abbé de Boisrobert, joué en 1641, l'*Artaxerce* de Magnon, joué trois ans après, et celui de l'Abbé Boyer, joué en 1682, avoient fourni la plus grande partie du sujet, des situations et des caracteres de cette Piece. Crébillon se fit justice ; et quoique les Comédiens eussent le dessein de continuer à la jouer, et qu'ils en eussent même affiché une seconde représentation, il leur retira les rôles et les brûla devant eux, en leur disant : « Je me suis » trompé ; le Public m'a éclairé. »

Le sujet de *Xerxès* avoit déja été celui d'une Tragi-Comédie-Ballet, en Italien, sous le même titre, divisée en six Entrées, avec un Prologue, et dont l'Auteur des paroles n'est pas connu. Elle fut mise en musique par Francesco Cavalli, et représentée, devant Louis XIV, dans la haute Galerie du Louvre, le 22 Novembre 1660 ; et le Programme en fut imprimé, en François, la même année, chez Robert Ballard, *in*-4°.

Le Pere Vionnet, Jésuite, de Lyon, traita aussi ce sujet dans une Tragédie, en cinq actes, en vers, pour le Collége de cette Ville, où elle a été jouée et imprimée, en 1749.

Sémiramis, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 10 Avril 1717; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Tout le monde connoît ce sujet. Voici comment Crébillon l'a traité.

Sémiramis, Reine de Babylone, voulant régner seule, a fait mourir le Roi Ninus, son époux, de qui elle a un fils, nommé Ninias, que l'on croit mort aussi, mais que Bélus, frere de Sémiramis, a fait élever, en secret, et qu'il a marié, très-jeune, à sa fille Ténésis. Bélus conspire contre Sémiramis, devenue, depuis, amoureuse d'un Guerrier, qui n'est d'abord connu que sous le nom d'Agénor, et qui est aimé aussi de Ténésis, qu'il aime. Ténésis retrouve son époux dans Agénor, et Sémiramis, furieuse d'apprendre qu'ils sont unis, veut se venger de tous les deux, en faisant périr sa rivale. Mais elle reconnoît, à son tour, Ninias dans Agénor; et elle se donne la mort, pour expier tous ses crimes, et, surtout, pour se punir d'avoir brûlé d'un amour incestueux.

Cette Tragédie n'eut que sept représentations, dans sa nouveauté. Elle n'a pas été reprise depuis; et, quant à sa conduite, à la maniere dont les caracteres sont présentés et à son style, elle fut

l'objet de plusieurs critiques assez raisonnables, insérées dans les Ouvrages périodiques du tems.

Ce sujet avoit déja été traité au Théatre François avant Crébillon, dans trois Tragédies, du même titre, par Gilbert et par Desfontaines, en 1647, et par Madame de Gomez, en 1717. Il parut au Théatre de l'Opera, en 1718, une Tragédie-Lyrique, sous le même titre, en cinq actes, avec un Prologue, paroles de Roi et musique de Destouches, et Voltaire mit au Théatre François une nouvelle *Sémiramis*, en 1748.

Pyrrhus, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 29 Avril 1726; imprimée, la même année, avec une Epître dédicatoire, adressée à M. Pâris, ancien Garde du Trésor Royal, à Paris, chez la veuve d'Urbain Coutelier, *in-12*, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Glaucias, Roi d'Illyrie, à qui les jours de Pyrrhus, petit-fils d'Achille, ont été confiés, après la mort de Pyrrhus, son pere, Roi d'Epire, a fait passer ce jeune Prince pour un de ses fils, sous le nom d'Hélénus. Il est même prêt à livrer son véritable fils, Illyrus, à Néoptolême, l'usurpateur de l'Epire, qui demande Pyrrhus pour le faire périr, ayant découvert

vert que ce Prince est l'un des deux que Glaucias appelle ses fils. Pyrrhus est instruit de son sort, par Glaucias, et il se livre, lui-même, à Néoptolême, qui, frappé de tant de magnanimité et de courage, renonce à son projet sanguinaire. Il apprend que sa fille, Ericie, est aimée d'Illyrus et de Pyrrhus, mais qu'elle préfere ce dernier, et il l'unit à elle, pour sceller la paix qu'il lui jure, en lui rendant ses Etats. Pyrrhus n'accepte que la main de la Princesse, et se contente d'être assuré de succéder à Néoptolême sur le trône de l'Epire.

On a prétendu que Crébillon, piqué du reproche qu'on lui faisoit d'avoir été trop cruel dans toutes ses premieres Tragédies, et de ce qu'on le soupçonnoit de ne pas pouvoir l'être moins, n'avoit entrepris son *Pyrrhus* que pour prouver qu'il sauroit radoucir sa touche, s'il le vouloit. Il fit le plan de cette Piece de maniere qu'aucun des personnages n'y dût mourir ; mais cela lui coûta beaucoup. Il y travailla pendant cinq ans entiers ; et il n'est pas sûr qu'il fût parvenu à la finir, sans les sollicitations réitérées de son ami, M. Pâris, l'aîné, auquel il voulut plaire en l'achevant et en la lui dédiant lorsqu'il la fit imprimer. Elle eut assez de succès dans sa nouveauté pour mériter de rester au Théatre, où elle reparoît à des époques éloignées l'une de l'autre.

Thomas Corneille avoit traité ce sujet, sous le même titre, en 1661, comme nous l'avons fait connoître dans le Catalogue de ses Pieces, tome neuvieme des Tragédies de notre Collection. Il y a une autre Tragédie, intitulée

Pyrrhe, de Jean Heudon, jouée et imprimée en 1598, et une Tragédie-Lyrique, sous le titre de *Pyrrhus*, en cinq actes, avec un Prologue, dont la musique est de Royer et les paroles attribuées à Fermelhuys, qui fut représentée, à l'Opera, en 1730, et imprimée, la même année, à Paris, chez Ballard, *in*-4°.; mais le Héros de ces deux dernieres Pieces est Pyrrhus, fils d'Achille, et elles n'ont rien de commun avec le sujet de celles de Crébillon et de Thomas Corneille.

Catilina, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Décembre 1748; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à la Marquise de Pompadour, à Paris, l'année suivante, dans la troisieme édition des Œuvres de l'Auteur, en trois volumes *in*-12, chez les Libraires associés, et, depuis, dans toutes les autres éditions de ses Œuvres.

L'ambitieux Catilina, de l'une des plus anciennes familles patriciennes de Rome, furieux de ce qu'on lui a préféré Cicéron pour le Consulat, conspire contre son heureux compétiteur, contre tout le Sénat et contre la République entiere dont il veut détruire la liberté. Mais il sait si bien couvrir ses pro-

jets du voile impénétrable de la dissimulation que, pendant long-tems, on ne peut le convaincre de sa trahison. On lui suscite, cependant, un témoin redoutable; c'est Fulvie, qu'il a autrefois aimée, et qu'il a abandonnée pour Tullie, fille de Cicéron, malgré la haine qu'il a pour ce dernier. Fulvie, excitée par sa jalousie, accuse son perfide amant en plein Sénat. Mais comme il n'y a point encore de preuves suffisantes contre lui, Cicéron, pour l'éloigner de Rome, et la préserver de ses séditieuses entreprises, le fait nommer Gouverneur de l'Asie. Catilina voit le piége et refuse cette dignité. Enfin, il s'arme, et à la tête de ses conjurés, qui sont pris, en combattant contre la patrie, il est vaincu, et se tue pour se soustraire au supplice que l'on fait subir à tous ceux qu'il a entraînés dans son parti rébelle.

Cette Tragédie, à laquelle Crébillon travailla, ou plutôt qu'il promit au Public pendant environ vingt-deux ans, fut achevée à la sollicitation de la Marquise de Pompadour. On avoit su l'intéresser au sort de cet Auteur, et elle l'engagea à mettre en état d'être jouée cette Piece, qu'il lui dédia ensuite, en la faisant imprimer. Elle en fit faire tous les habits aux dépens du Roi; et la premiere représentation attira l'assemblée la plus nombreuse et la mieux choisie que l'on ait jamais vue. *Catilina* fut joué vingt fois de suite dans sa nouveauté; il n'a point été repris depuis. Cette Tragédie a le grand défaut que tous ses personnages intéressans, par leurs caracteres indi-

viduellement connus, tels que Cicéron, sa fille et plusieurs autres, sont entiérement sacrifiés au personnage principal, qui ne peut intéresser, en aucune maniere, parce que son caractere est tout-à-fait vicieux, sans le moindre mélange de vertu. Crébillon avoit d'abord divisé le plan de *Catilina* en sept actes, ne croyant pas pouvoir traiter ce sujet dans une plus courte étendue, mais en le travaillant il a su le réduire au nombre ordinaire des cinq actes. Il envoya un exemplaire de cette Tragédie, dès qu'elle fut imprimée, au feu Roi de Prusse, Frédéric II, qui lui en fit ses remerciemens, par une Lettre, pleine d'éloges, écrite en François et de sa main, datée de Potzdam, du 8 Février 1749. Malgré cet illustre suffrage, si flatteur pour Crébillon, son *Catilina* a essuyé de nombreuses et justes critiques, auxquelles il étoit impossible qu'il échappât.

L'Abbé Pellegrin avoit déja traité ce sujet, sous le même titre, mais sa Piece, présentée aux Comédiens, n'a pas paru mériter d'être jouée, et il l'a fait imprimer, en 1742, à Paris, chez Prault, *in*-8°.

Les Anglois ont aussi une Tragédie de *La Conjuration de Catilina*, composée, dans le siecle dernier, par Ben-Johnson, d'après les *Catilinaires* de Cicéron, desquelles cet Auteur a traduit, en prose, dans sa langue, de longs morceaux, qu'il a placés parmi les vers de sa Piece.

Le Triumvirat, ou *La Mort de Cicéron*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la pre-

miere fois, au Théatre François, le 20 Décembre 1754; imprimée, l'année suivante, avec une Epître dédicatoire, adressée à Madame Bignon, Maîtresse des Requêtes, et une Préface, à Paris, chez Charles Hochereau, *in-12*, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Octave, Antoine et Lépide, las d'être assujettis aux volontés du Sénat de Rome, et s'étant ligués, sous le titre de Triumvirs, pour s'emparer de l'autorité, proscrivent tous les Romains qui tiennent à l'ancienne constitution de la République. Le vertueux Cicéron n'est pas oublié dans la proscription. Antoine, surtout, qui depuis long-tems s'est signalé par ses débauches et ses dispositions à la tyrannie, et contre lequel Cicéron, comme Orateur, a lancé autrefois ses fameux plaidoyers connus sous le nom de *Philippiques*, n'a pu lui pardonner la rigidité de ses principes, ni la justesse de ses accusations. Mais Octave qui aime Tullie, fille de Cicéron, voulant obtenir la main de cette jeune Romaine, desire que l'on respecte les jours de son pere, à condition qu'il ne s'opposera pas aux entreprises des Triumvirs. Cicéron, au contraire, consent à donner Tullie à Octave s'il peut parvenir à détruire le Triumvirat. Cependant, Tullie est promise à Sextus, fils de Pompée. Elle l'aime et en est aimée; mais on le croit éloigné de Rome, comme son pere, tandis que, caché sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois, il

y défend, autant qu'il le peut, les amis de la liberté contre les fureurs des trois tyrans. Il est enfin reconnu; mais ses efforts sont vains en faveur de Cicéron. L'implacable Fulvie, femme d'Antoine, partageant sa haine, et plus ardente que lui dans ses desirs de vengeance, a demandé la tête de celui qu'on a si justement surnommé le pere de la Patrie. On obéit à Fulvie, qui accable des outrages les plus barbares les restes inanimés de ce grand homme, et elle les fait placer ensuite dans la tribune aux harangues, où ils sont exposés aux regards de Tullie, qui se tue, ne voulant pas survivre à son pere et à la liberté de Rome.

Crébillon n'avoit entrepris cette Tragédie que pour venger, en quelque sorte, la mémoire de Cicéron, auquel il avoit fait jouer un assez mauvais rôle dans son *Catilina*. La premiere représentation du *Triumvirat* excita la curiosité d'un grand nombre de Spectateurs; et, en effet, c'étoit une chose intéressante que de voir l'Auteur de *Catilina*, attendu de lui pendant près de vingt-deux ans, rentrer encore dans la carriere, environ sept ans ensuite, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Mais on trouva, en général, la Tragédie du *Triumvirat* bien foible, comparée à celles qu'il avoit données jusques-là; et l'on publia que le peu de morceaux qu'on pouvoit voir dans ce dernier Ouvrage décéler encore l'ancienne force de Crébillon, étoient extraits de son *Cromwel*, qu'il avoit autrefois abandonné, avant d'être fini. Il a repoussé cette Critique, dans la Préface qu'il a mise au-devant du *Triumvirat*, en le faisant imprimer. Cette Piece eut

dix représentations de suite, dans sa nouveauté; mais elle n'a pas été reprise depuis.

Voltaire a fait aussi une Tragédie du *Triumvirat*, intitulée *Octave et le jeune Pompée*, ou *Les Triumvirs*. Elle fut jouée le 5 Juillet 1764, mais il la retira après la premiere représentation, pour y faire des changemens; et elle est imprimée dans toutes les éditions de son Théatre, postérieures à cette époque. Quoique le sujet de cette Tragédie soit le même, pour le fond, que celui qu'avoit choisi Crébillon, Voltaire l'a traité d'une maniere différente, quant aux personnages et aux détails des circonstances.

Outre la Tragédie de *La Mort des Enfans de Brutus*, que Crébillon fit, dans sa jeunesse, à la sollicitation de Prieur, son Procureur, et que, sur le refus qu'en firent alors les Comédiens, il a depuis brûlée; celle de *Cromwel*, qu'il n'a point achevée, parce que d'après quelques scenes détachées, qu'il en récita à des Séances Académiques, on lui observa que les situations en étoient trop fortes et trop susceptibles d'applications pour notre scene, et celle de *Cléomède*, dont il n'a fait que trois actes, et qu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans il entreprit pour plaire à feue Madame Bignon, comme il le lui dit, dans l'Epître dédicatoire de son *Triumvirat*, on lui at-

tribue encore deux autres Tragédies, desquelles il n'y a gueres d'apparence qu'il se soit occupé. Une *Mort d'Agis*, dont le sujet, dit-on, est la mort de Charles premier, Roi d'Angleterre, mais qui n'est vraisemblablement autre chose que son *Cromwel*, duquel rien n'est resté; un *Juba*, qui est celui qu'avoit commencé Campistron, dans les dernieres années de sa vie, et qu'il n'a point achevé, comme nous l'avons dit à la fin du Catalogue de ses Pieces, tome vingt-quatrieme des Comédies du Théatre François de notre Collection. On a attribué, de plus, à Crébillon, mais avec beaucoup moins de fondement, encore une Comédie en vers, intitulée *Le Pere intéressé*, ou *La Fausse inconstance*, jouée au Théatre François, en 1720. Cette Comédie est de l'Abbé Pellegrin, qui la donna, d'abord en cinq actes, sous le titre du *Pere intéressé*, ou *Les vrais Amis*, et sous le nom du Chevalier Pellegrin, son frere; et comme elle ne réussit pas, il la refondit en trois actes, et la redonna en 1732, sous le titre de *La Fausse inconstance*, mais sans plus de succès que la premiere fois.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE,
EN CINQ ACTES,
DE CRÉBILLON.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

QUOIQUE je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au Public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs Ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un Auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque Préface que ce soit. Le Public semble être devenu d'airain pour nous. Inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisions autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de sa critique une espece de Religion incontestable, et veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous louera. Cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde nous n'ayions souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes humbles, on nous trouve

rampans ; si nous sommes modestes, hypocrites ; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un Auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, et qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le Lecteur ne me sache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains : ce n'est assurément point par ma faute. Je proteste, avec toute la bonne-foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé, pour jamais, à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon *Atrée* ; et je ne l'aurois effectivement jamais donné si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes que les entrailles de pere s'émurent. Je ne pus sans pitié le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur avec celles d'un Auteur, c'en est trop de moitié. C'est ce qui me détermina, en même-tems, à donner *Electre*, pour qui je craignois un sort semblable ; et avec une Préface, qui pis est. Pour *Idoménée*, ce fut une témérité de jeune homme, qui ne connoît point le risque

de

de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit, c'est d'*Atrée*. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la Tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des Spectateurs sous des images intéressantes, qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse, ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, et pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Ærope aux autels mêmes, et je mets ce Prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

« L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ? »

J'ai altéré par-tout la Fable pour rendre sa vengeance moins affreuse ; et il s'en faut bien que

mon Atrée ne soit aussi cruel que celui de Séneque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la coupe que son frere lui prépare; et il n'y porte pas seulement les levres. J'avouerai cependant que cette scene me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où Cléopâtre, dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ses fils veut empoisonner l'autre, aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré, sans secours, à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes et aux regrets de ce Prince infortuné on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention. On me chargea de toutes les iniquités d'Atrée; et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre; comme

si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme obligée de se trouver parmi des prudes ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que dans un pays où il y a tant de maris maltraités Atrée eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée éleve Plisthene pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils, surprend un serment à ce jeune Prince, qui désobéit, cependant, à la vue de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation. Il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger Plisthene à exécuter son serment : ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se venger de Thyeste d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut

employer d'adresse est mis en œuvre par ce Prince cruel. Il est impossible que Thyeste, lui-même, fût-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piége qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la Piece sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort; et, si cela est, plus Atrée est fourbe et mieux j'ai rempli son caractere, puisque la trahison et la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la premiere édition de mes Œuvres, et j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde; mais comme le Public à l'égard d'*Atrée* ne s'est point piqué dans ses jugemens de cette prétendue infaillibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste puisqu'il a changé de sentimens que je change de style, et que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes. Bien entendu que je ne les lui épargnerai pas s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

NOUS ne donnerons point ici le sujet de cette Tragédie, qui est si connu, et, d'ailleurs, suffisamment retracé dans la Préface de l'Auteur.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ATRÉE ET THYESTE.

CE terrible sujet a été traité, plusieurs fois, chez les Grecs et chez les Romains, comme nous l'avons fait voir dans le premier volume de nos *Essais historiques sur la Tragédie ;* mais de toutes ces anciennes Pieces, Grecques et Latines, toutes citées sous le titre de *Thyeste*, celle de Séneque est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous. Il se peut que Séneque ait eu connoissance de quelques-unes de celles qui ont précédé la sienne, et qu'il en ait imité quelque chose ; mais Crébillon n'a pu imiter que cette derniere, et il l'a fait, en plusieurs endroits de son *Atrée*, en tâchant d'en rendre la catastrophe un peu moins horrible que celle du *Thyeste* de Séneque. Dans

cette Piece Thyeste boit réelement le sang de trois de ses fils. Dans celle de Crébillon il voit la coupe que lui fait présenter son frere, Atrée, remplie de sang. Il la rejette, avec horreur, en soupçonnant que ce peut être celui de son fils Plisthene ; et cet épouvantable soupçon est changé aussi-tôt pour lui en la plus cruelle certitude, par sa fille Théodamie et par Atrée, lui-même.

Crébillon a souvent avoué qu'à la premiere représentation de cette Tragédie le Public fut consterné, et qu'il s'en alla, lorsqu'elle fut finie, sans applaudir, ni marquer de mécontentement.

En sortant du Spectacle, Crébillon entra le même soir au Café de Procope, où il trouva un Anglois, homme de beaucoup d'esprit, qui avoit vu la Piece, et qui lui en fit les plus grands éloges ; mais en lui disant qu'elle n'étoit pas faite pour le Théatre de Paris, et qu'elle auroit réussi bien davantage sur celui de Londres. « La » coupe d'Atrée, ajouta-t-il, m'a cependant fait » frémir, tout Anglois que je suis.... Ah! Mon-

» sieur, cette coupe !.... cette coupe !.... *Transeat* » *à me calix iste !* »

Cette Tragédie eut dix-huit représentations dans l'année de sa nouveauté. Elle est restée au Théatre ; mais on la redonne rarement, parce que le Public ne s'accoutume point à la voir. Cependant, on convient assez généralement qu'elle est un des titres les plus sûrs à la gloire de Crébillon, que l'on se plaît autant à désigner par celui d'*Auteur d'Atrée*, que par ceux d'*Auteur d'Electre* et de *Rhadamisthe*.

La Tragédie d'*Atrée et Thyeste* fut l'objet de beaucoup de Critiques, insérées dans les Ouvrages périodiques du tems et dans plusieurs dissertations particulieres, qui ont paru depuis ; et elle donna lieu aussi à une Parodie, du même titre, qu'un anonyme fit jouer, au Théatre de Selles, pendant le cours de la Foire Saint-Laurent de l'année 1709, mais qui n'a point été imprimée.

Il avoit été fait plusieurs Tragédies sur ce sujet avant Crébillon. En 1584, Roland Brisset en donna une, sous le titre de *Thyeste*, avec des

chœurs, imitée de Séneque, et imprimée en 1589. Monléon en a donné une autre, sous le même titre, qui fut représentée et imprimée en 1633. On en attribue aussi une de ce titre à Montauban, et qui seroit, à peu-près, du même tems, mais qu'on ne sait point avoir été représentée, ni imprimée. Linage et l'Abbé de Marolles ont, tous les deux, traduit le *Thyeste* de Séneque, avec les autres Tragédies de cet Auteur Latin. Leur traduction, à chacun, est en prose, et elle n'est point faite pour la représentation, mais ils l'ont imprimée, le premier en 1651, et le second en 1659. Depuis l'*Atrée* de Crébillon, Séguineau et Pralard firent ensemble une Tragédie sur ce sujet, et qu'ils intitulerent *Ægysthe*, ou *La Mort d'Atrée.* Elle fut représentée en 1721, avec peu de succès, et n'a point été imprimée. Voltaire a aussi traité ce même sujet, dans une Tragédie qu'il a intitulée *Les Pélopides.* Il l'a fait imprimer en 1772, et elle se trouve dans toutes les éditions qui ont été faites de son Théatre, depuis cette époque; mais elle n'a point été représentée.

Dans une Lettre adressée à J. J. Rousseau, d'Alembert dit avoir vu, en manuscrit, une Tragédie-Lyrique, sous le titre d'*Atrée*, et dont il ne fait point connoître l'Auteur. On ne sait si elle a été mise en musique, mais elle n'a été ni représentée, ni imprimée.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE,
EN CINQ ACTES,
DE CRÉBILLON;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 Mars 1707.

PERSONNAGES.

ATRÉE, Roi d'Argos.

THYESTE, Roi de Mycenes, frere d'Atrée.

PLISTHENE, fils d'Ærope et de Thyeste, cru fils d'Atrée.

THÉODAMIE, fille de Thyeste.

EURISTHENE, Confident d'Atrée.

ALCIMÉDON, Officier de la flotte.

THESSANDRE, Confident de Plisthene.

LÉONIDE, Confidente de Théodamie.

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La Scene est à Chalcis, Capitale de l'Isle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE,

ET

THYESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE, *à Alcimédon.*

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent, avec les flots, exciter mon courroux.
Le calme, si long-tems fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcimédon : que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée.

Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses Chefs mes ordres absolus.
Que tout soit prêt.

(Alcimédon sort.)

SCENE II.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *aux Gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthene :

(A Euristhene.)

Je l'attends en ces lieux.... Toi, demeure, Euristhene.

(Les Gardes sortent.)

SCENE III.

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité,
Ranime dans mon cœur l'espoir et la fierté !
Athenes, trop long-tems l'asyle de Thyeste,
Eprouvera bientôt le sort le plus funeste.
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs et la flamme et la mort.

EURISTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste ?
Ah ! Seigneur, si le sang, qui vous unit tous deux,
N'est plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,

Songez

Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie
Que le barbare soin de prolonger sa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi? Lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui que je le laisse vivre?
Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait souf-
ferts,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers!
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux:
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux!
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance:
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance!
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
Et s'il a des vertus ce n'est pas la pitié!
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste;
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste.
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable.
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré,
A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré?

Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre !

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli !

ATRÉE.

Dis plutôt, qu'à punir mon ame ingénieuse
Méditoit dès ce tems une vengeance affreuse :
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler.
C'est un projet, enfin, à te faire trembler.
Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,
Lis mieux dans le secret et dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un et l'autre qu'à toi ;
Et je te les cachois sans soupçonner ta foi.
Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée,
Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée ?
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frere,
Je me vis enlever une épouse si chere.
Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur ;
A peine mon amour égaloit ma fureur :
Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
Mycenes, tu le sais, sans pitié désolée,
Par le fer et le feu vit déchirer son sein.
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée
Revint, après un an, entre les mains d'Atrée,
Quoique déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
Eussent depuis ce tems mis une autre en mon lit.

Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle.
Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux;
Et liée à l'ingrat d'une secrette chaîne,
Ærope, le dirai-je? en eut pour fruit Plisthene!

EURISTHENE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! Plisthene, Seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre successeur,
Pour votre fils, enfin?

ATRÉE.

C'est lui-même, Euristhene;
C'est ce même Guerrier, c'est ce même Plisthene
Que ma Cour aujourd'hui croit encor sous ce nom,
Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.
Tu sais, pour me venger de sa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere?
Heureux si le poison, qui servit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur!
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeste,
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste!
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui.
Ærope en expirant brûloit encor pour lui!
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

(*Il lui montre une lettre d'Ærope, qu'il lui lit.*)

« D'Atrée, en ce moment, j'éprouve le courroux,
» Cher Thyeste, et je meurs, sans regretter la vie;
» Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,

» Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
» Plisthene fut le fruit de nos tristes amours :
» S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours.
» Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere
» Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere !»

(*Après avoir lu.*)

Juge de quels succès ses soins furent suivis !
Je retins, à la fois, son billet et son fils.
Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance,
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter, en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine :
Pour remplir mes projets je le nommai Plisthene,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paroître.
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
Et, laissant ce secret entre les Dieux et moi,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu sais, sans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthene ;
Et puisque la pitié n'a point sauvé ses jours
A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURISTHENE.

Quoi ! Seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
Vous pourriez réserver Plisthene au parricide ?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux

Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere,
Que Thyeste en mourant, de son malheur instruit,
De ses lâches amours reconnoisse le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
Plisthene verse un jour le sang qui l'a fait naître,
Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
Contre Thyeste, enfin, tout paroît légitime.
Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :
Son forfait mit au jour un Prince malheureux ;
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeste est sans soupçons, et son ame abusée
Ne me croit occupé que de l'isle d'Eubée.
Je ne suis, en effet, descendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
Athenes, disposée à servir ma vengeance,
Avec moi, dès long-tems, agit d'intelligence ;
Et son Roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaisseaux menaceront Athenes,
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis :
Je répondrai bientôt et du pere et du fils.

EURISTHENE.

Eh ! bien, sur votre frere épuisez votre haine ;
Mais, du moins, épargnez les vertus de Plisthene !

ATRÉE.

Plisthene, né d'un sang au crime accoutumé,

Ne démentira point le sang qui l'a formé ;
Et, comme il a déja tous les traits de sa mere,
Il auroit quelque jour les vices de son pere.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?
Moi-même, j'avois cru Thyeste vertueux ;
Il m'a trompé : son fils me tromperoit de même.
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême :
Le titre de mon fils l'assure de ce rang ;
En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang ?
Que dis-je ? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours ;
Il est tems désormais qu'elle en tranche le cours !
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre !
Que l'on approuve, ou non, un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival !...
Mais Plisthene paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence !

SCENE IV.

PLISTHENE, THESSANDRE, GARDES, ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE, *à Plisthene.*

PRINCE, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long-tems différé ;

Tout semble, en ce moment, proscrire un infidele.
La mer mugit au loin, et le vent vous appelle.
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son Chef se croit déja vainqueur.
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Élis, Rhodes, cette isle même;
Et moi, que ce Héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce Chef la valeur et le zele;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidele.
Aujourd'hui, cependant, souffrez, sans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême.
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,
(Si le Destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits!
Oui, je puis m'en flatter; je connois trop Plisthene.
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine.
A peine mon courroux égale son grand cœur.
Il vengera son pere.

PLISTHENE.

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

ATRÉE, *l'interrompant.*

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie!

PLISTHENE.

Seigneur, je n'ai point cru que pour servir mon Roi
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure ?
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure !
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils.
Oui, j'atteste des Dieux la majesté sacrée
Que je serai soumis aux volontés d'Atrée,
Que par moi seul enfin son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi !

ATRÉE.

Ainsi, prêt de punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé ?
Allez : que votre bras, à l'Attique funeste,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste !

PLISTHENE.

Moi, Seigneur ?

ATRÉE.

Oui, mon fils... D'où naît ce changement ?
Quel repentir succede à votre empressement ?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître ?
Tremblez-vous lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHENE.

Non ; mais daignez m'armer pour un emploi plus beau.
Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un et l'autre ?

En répandant son sang je répandrois le vôtre.
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

ATRÉE.

Les Dieux m'en sont garans : c'en est assez pour moi.

PLISTHENE, *à part.*

Juste Ciel !

ATRÉE.

J'entrevois, dans votre ame interdite,
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Étouffez des regrets désormais superflus.
Partez, obéissez et ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte, avec vous, se dispose à partir ;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin, moi-même.

(*Atrée, Euristhene et les Gardes sortent.*)

SCENE V.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, *à part.*

QU'AI-JE fait, malheureux ! quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur,
Mais tout mon sang se glace, et je frémis d'horreur !...

Dieux ! que dans mes sermens, malgré moi, j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse,
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste ?
Que peut craindre un grand cœur quand sa vertu lui reste ?
Athenes me répond d'un trépas glorieux ;
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit plus que lui m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré, sans espoir, d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris, que je chéris encore,
La mort est désormais le seul Dieu que j'implore !
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour !

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi ! pour une inconnue...

PLISTHENE, *l'interrompant.*

Peux-tu me condamner, Thessandre ? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grace, et plus de majesté,
N'ont distingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême.
De superbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du sang marque la dignité.
Je te dirai bien plus : cette même inconnue
Voit mon ame, à regret, dans ses fers retenue ;

Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang,
Ne peut être formé que d'un illustre sang.
Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans son amour extrême!
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes Dieux!
Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux?
Déplorable jouet des vents et de l'orage,
Qui même, en l'y poussant, l'envioient au rivage,
Roulant parmi les flots les morts et les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris;
Mourante entre les bras de son malheureux pere,
Tout prêt, lui-même, à suivre une fille si chere....
J'entends du bruit... On vient. Peut-être c'est le Roi...

(*Appercevant Théodamie.*)

Mais non, c'est l'étrangere. Ah! qu'est-ce que je voi?
Thessandre, un soin pressant semble occuper son ame.

SCENE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, *à Théodamie.*

Ou portez-vous vos pas? Me cherchez-vous, Madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'est vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.

D'Athenes, dès long-tems, embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcis elle n'attend que vous.
Si ce n'est pas vous faire une injuste priere,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere.
Le sien, vous le savez? périt presque à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous sauvâtes des flots et le pere et la fille:
Achevez de sauver une triste famille!

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée en ces climats tout respecte les loix;
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême.
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ, lui-même, il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce Palais vous offrit à sa vue?
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui.
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui.
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile....
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre pere?
Quel est son nom, le vôtre; où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je, enfin, de vous que vos appas?

THÉODAMIE.

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.
Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grece;
Et j'ignore en quels lieux, sortant de ces climats,
Mon pere infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHENE.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystere;
Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez moi pour jamais
Le dangereux espoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, punissez-le, Madame,
D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme.
Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur!
C'est dans mon sort cruel mon unique espérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offense.
Le Ciel m'en est témoin; et jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être alumé de moins coupables feux.
Ce cœur, à qui le vôtre est toujours si sévere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus sincere.
Inutiles respects, reproches superflus!
Tout va nous séparer: je ne vous verrai plus.
Adieu, Madame, adieu. Prompt à vous satisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un pere.
Quel qu'en soit le succès, je vous réponds, du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins.

(*Plisthene et Thessandre sortent.*)

SCENE VII.

THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

OU sommes-nous, hélas ! ma chere Léonide ?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?...
(A part.)
O vous, qui nous jettez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au tyran qui regne dans ces lieux,
Dieux puissans ! sauvez-nous d'une main ennemie....
(A Léonide.)
Quel séjour pour Thyeste et pour Théodamie !
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée, après vingt ans ralumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere,
Arme pour désoler l'asyle de son frere.
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tour, en secret, arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycenes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athenes,
Ou pendant que Chalcis, par de puissans efforts,
Retiendroit le tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets, inutile espérance !
L'Euripe a tout détruit : plus d'espoir de vengeance ;
Et c'est ce même amant, ce Prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce Prince, à qui je dois le salut de mon pere,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misere !

Athenes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce Héros.
Trop heureux, cependant, si de l'isle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée !...
(*A part.*)
Sauvez-l'en, s'il se peut, grands Dieux ! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?...
Ciel ! puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frere !
Atrée est un objet digne de ta colere !...
(*A Léonide.*)
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux.
Quoiqu'absent, dès long-tems, on peut le reconnoître ;
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître !

LÉONIDE.

Espérez du Destin un traitement plus doux.
Que craindre du tyran quand son fils est pour vous?
Attendez tout d'un cœur et généreux et tendre.
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !
Hélas ! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car, enfin, ne crois pas que j'y sois moins livrée.
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.

Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi...
Mais mon pere m'attend : allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre.
Heureuse, cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE, *à Théodamie.*

CE n'est plus pour tenter une grace incertaine;
Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthene...
(*A Léonide.*)
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.
(*Léonide sort.*)

SCENE II.

THIESTE, THÉODAMIE.

THIESTE.

MA fille, il faut songer à fuir de ce séjour.
Tout menace, à la fois, l'asyle de Thyeste;
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?

Pourquoi sur mes desirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le tyran? Qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?
Vous voyez que Plisthene est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile se déploie et flotte au gré des vents.
Laissez-moi profiter de ces heureux instans.
Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée.
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcis le tyran se prépare,
Les vents vont de cette isle éloigner ce barbare:
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin, jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil! Eh! quoi, vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire?
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours
Des Etats si long-tems l'asyle de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycenes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes,

Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre, ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleste,
Hélas ! et qui pourroit reconnoître Thyeste !
Voyez donc le tyran. Quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous.
Ma fille, vous savez que sa main meurtriere
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mere.
C'est moi seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux,
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau. Quel qu'en soit le danger,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périsse plutôt l'asyle qui nous reste
Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste !

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.
Du soleil à regret j'y revois la lumiere.
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupiere ;
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre.

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit.
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux
Que des Mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi;
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi....
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste?
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste... »
Le Spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens
Que le tombeau, le Spectre et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies:
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.

A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée;
Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang !...
Le flambeau s'est éteint, l'Ombre a percé la terre
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce fantôme peut-il troubler votre grand cœur ?
C'est une illusion....

THYESTE, *l'interrompant.*

J'en croirois moins un songe
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge !
J'en crains plus du tyran qui regne dans ces lieux
Que d'un songe si triste et peut-être des Dieux !
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthene ?

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer.
Ma fille, à ses vertus je sais rendre justice.
Des fureurs du tyran son fils n'est point complice.
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr ;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir,
Hélas ! et plus je vois ce généreux Plisthene,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.

Quoique sur sa vertu vous soyiez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée....
(*Appercevant Atrée qui vient.*)
Je crois voir le tyran : je vous laisse avec lui.
Ma fille, devenez, vous-même, notre appui :
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere.
Songez qu'il faut sauver et vous et votre pere.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCIMÉDON, GARDES, THÉODAMIE, LÉONIDE.

ALCIMÉDON, *à Atrée.*

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort :
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycenes,
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athenes.
Vous en pourrez, vous-même, être mieux éclairci :
Le Chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon. Allez, qu'on me l'amene :
Je l'attends. Avec lui faites venir Plisthene.
Il doit être déja de retour en ces lieux.
(*Alcimédon sort.*)

SCENE IV.

ATRÉE, EURISTHENE, THÉODAMIE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve, dès long-tems, qu'un Roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords, échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours, dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable;
Puis-jeespérer, Seigneur, qu'un Roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite.
Disposez de ma flotte avec autorité.
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance,
Où je prétends bientôt, aux pieds de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, Madame, est-ce votre Patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux Etats?
Ce vaisseau, que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous sauvant des flots mon fils, je m'en souviens,
Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent, comme nous, poussés sur ce rivage;
Mais ceux qu'en ce Palais a sauvé votre fils,
Ne sont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere
Plisthene sur ces bords rencontra votre pere:
Dédaigne-t-il un Roi qui devient son appui?
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

THEODAMIE.

THÉODAMIE.

Mon perè infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regrèt, Seigneur, une importune vie
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE, *aux Gardes.*

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

(*Quelques Gardes sortent.*)

SCENE V.

ATRÉE, EURISTHENE, THÉODAMIE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE, *à Atrée.*

On doit des malheureux respecter la misere.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre pere;
Je ne veux rien de plus.... Mais quel est votre effroi?
Votre pere, Madame, est-il connu de moi?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité.
Mon pere peut ici paroître en sûreté.
Hélas! à se cacher qui pourroit le contraindre?
Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?

A ses jours languissans le péril attaché
Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.....

(*A part, en voyant paroître Thyeste.*)

Le voilà... Je succombe et me soutiens à peine...
Dieux ! cachez-le au tyran, ou ramenez Plisthene !

SCENE VI.

THYESTE, ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHENE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Étranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous,
Quel est ton nom, ton rang ? Quels humains t'ont vu naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?
Philoctete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du Destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas, et de quelle contrée
Revenois ce vaisseau brisé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Sestos ; et j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux ?

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Où je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez...

ATRÉE, *à part.*

Quel son de voix a frappé mon oreille ?
Quel transport, tout-à-coup, dans mon cœur se réveille ?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens ?...
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel ! rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même !...
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix...
(*Examinant Thyeste.*)
Voilà ses traits encore... Ah ! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine :

Je le reconnoîtrois seulement à ma haine!
Il fait pour se cacher des efforts superflus,
C'est Thyeste, lui-même, et je n'en doute plus!

THYESTE.

Moi, Thyeste, Seigneur?

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide!
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux!
Tu fais bien de nier un nom si méprisable.
En est-il sous le Ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh! bien, reconnois-moi: je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi!

ATRÉE.

Ah! traître! c'en est trop: le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains.
Sans doute que les Dieux approuvent mes desseins;
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amenent dans des lieux tous pleins de ma vengeance.

Perfide ! tu mourras : oui, c'est fait de ton sort.
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne t'en peut sauver, la foudre est toute prête :
J'ai suspendu long-tems sa chûte sur ta tête.
Le tems, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité !

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel ! à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelques-tems te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers, ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours.
Je n'en puis regretter la triste destinée :
Précipite, inhumain ! leur course infortunée ;
Et sois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir !

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !...
(*Aux Gardes.*)
Hola ! Gardes, à moi.

THÉODAMIE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur ?
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?

Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere !
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu !...
Immolez donc, Seigneur, et le pere et la fille ;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul, accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse...
(*Aux Gardes.*)
Qu'on lui donne la mort, Gardes, qu'on m'obéisse !
De son sang odieux qu'on épuise son flanc.... .
(*A part.*)
Mais non, une autre main doit verser tout son sang.
(*Aux Gardes.*)
Oublioïs-je ?... Arrêtez... Qu'on me cherche Plisthene.

SCENE VII.

PLISTHENE, THESSANDRE, ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURISTHENE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHENE, *à Atrée.*

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur soudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THÉODAMIE.

Ces transports, où l'emporte une injuste colere,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere.
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups!

PLISTHENE.

Votre pere, Madame? O Ciel! que dites-vous?...
(A Atrée.)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage,
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il à son tour violé ceux des Rois?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux? Que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat, en un mot, c'est Thyeste!

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux? lui, Thyeste, Seigneur?
Eh! bien, en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême!

ATRÉE.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même?

Quoi ! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui ?
Lâche ! c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidele
Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

PLISTHENE.

Plutôt mourir cent fois ! je n'ai point à choisir.
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir !...

(*Se jettant aux pieds d'Atrée.*)

Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,
Accordez à mes vœux cette derniere grace !
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?
A mes justes desirs que vos transports se rendent !
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent :
C'est le vôtre, Seigneur, non un sang étranger.
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide ! si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence !

THYESTE.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,
Si ton cœur, qui me hait, veut me haïr toujours ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
Qui de nous deux, cruel ! poursuit ici son frere ?
Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?
Surmonte comme moi la vengeance et la haine :
Regle tes soins jaloux sur les soins de Plisthene,

Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRÉE.

Quels seront tes garans lorsque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux ?
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime, ni mes feux :
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux !
Pour t'attendrir, enfin, auteur de ma misere,
Considere un moment ton déplorable frere.
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHENE, *à Atrée.*

Ah ! rendez-vous, Seigneur... Je vois que la nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure.
Ne le combattez point par des soins odieux.
Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.
C'est votre frere, enfin... Que rien ne vous arrête.
De sa fidélité je réponds, sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthene, c'en est fait, je me rends à ta voix ;
Je me sens attendri, pour la premiere fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure...
(*A Thyeste.*)
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure :

De mon inimitié ne crains point les retours.
Ce jour même en verra finir le triste cours :
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Plisthene.
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.
Ses soins et ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils, à son tour, me répondra de toi.
Je n'en demande point de garant plus sincere...
(*A Plisthene.*)
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un pere.
Allez; et que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux!
(*Thyeste, Plisthene, Théodamie, Thessandre et Léonide sortent.*)

SCENE VIII.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE, *à Euristhene.*

TOI, fais-les avec soin observer, Euristhene.
Disperse les Soldats les plus chers à Plisthene;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

ENFIN, graces aux Dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance !
On l'observe en ces lieux ; il ne peut échapper.
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il est tems que ma colere éclate.
Profitons avec soin du moment qui la flatte,
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour !

EURISTHENE.

Eh ! qui vous répondra que Plisthene obéisse ?
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous souvient-il plus que, près de la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,

D'en différer enfin le moment, malgré moi...
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi?
N'avoit-il pas juré de servir ma colere?
Tant de soins redoublés pour la fille et le pere
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux?
Non, non; la source en est dans un cœur amoureux.
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie
Me dit trop que Plisthene aime Théodamie.
Ie n'en puis plus douter. Il la voit chaque jour:
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour;
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste!
Que pouvoit-il sortir d'Ærope et de Thyeste
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux?
Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait et les Dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthene
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne!...
Qu'il vienne seul ici.

(*Euristhene sort.*)

SCENE II.

SCENE II.

ATRÉE, *seul.*

Le Soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De son amour pour lui ma vengeance alarmée,
Déja loin de Chalcis a dispersé l'armée :
Tout ce que ce Palais rassemble autour de moi,
Sont autant de sujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?
Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de si près encor je m'en vais l'observer
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée...

(*A part, en appercevant Plisthene.*)

Je le vois : et pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir !

SCENE III.

PLISTHENE, ATRÉE.

ATRÉE.

LASSÉ des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant, ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé ;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre ;
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre,
Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthene, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis ;
Mais Plisthene tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Et, bravant sans respect et les Dieux et son pere,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légere !

PLISTHENE.

Où sont vos ennemis ? J'avois cru que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce Palais.
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zele,
Et qu'un fils pour son Roi respectueux, fidele,

Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où sont vos ennemis, et quels sont mes sermens?

ATRÉE.

Où sont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeste est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre?
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:
Voilà mon ennemi, voilà votre serment!

PLISTHENE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée,
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense:
Je ne me souviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ses droits; mais ma gloire a les siens,
Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Plisthene,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux, enfin, est ici le parjure.

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui

Descendre à des détours si peu dignes de lui ?
Non, par de feints sermens, je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des Dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-tems attendue,
Je vous louois déja de nous l'avoir rendue ;
Et je m'applaudissois, dans des momens si doux,
D'avoir pu d'un Héros désarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur, au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisoit la vengeance.
Thyeste est criminel ; voulez-vous l'être aussi ?
Sont-ce-là vos sermens ? pardonnez-vous ainsi ?

ATRÉE.

Qui, moi, lui pardonner ? Les fieres Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur !...
Quels que soient mes sermens, trop de fureur m'anime !...
Perfide ! il te sied bien d'oser m'en faire un crime !
Laisse-là ces sermens. Si j'ai pu les trahir,
C'est au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chere espérance
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthene est un Héros, son pere est outragé :
Il a de la valeur ; je ne suis pas vengé !
Ah ! ne me force point, dans ma fureur extrême,
(Que sais-je, hélas !) peut-être, à t'immoler toi-même ;

Car, enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHENE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé.
Oui, Seigneur; et ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir;
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin, j'ouvre les yeux. Ta lâcheté, perfide!
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide!
Tu trahis pour Thyeste et les Dieux et ta foi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie!

PLISTHENE.

Ah! si c'est-là trahir mon devoir et ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi!
Oui, Seigneur, il est vrai, la Princesse m'est chere.
Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere!
Vous connoissez le feu qui dévore mon sein,
Et pour verser son sang vous choisissez ma main!

ATRÉE.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure!
Qui te force au refus de venger mon injure?

Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie :
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie!

PLISTHENE.

Ah! grands Dieux!

ATRÉE.

Tu frémis; je t'en laisse le choix.
Et te le laisse, ingrat! pour la derniere fois.

PLISTHENE.

Ah! mon choix est tout fait dans ce moment funeste;
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang, ou du tien.
Obéis, cependant, acheve ma vengeance....

(Appercevant, de loin, Thyeste.)

L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance.
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole, sans pitié, ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits : avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta Princesse;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi! vous l'immoleriez?... Je ne vous quitte pas!...

(A part.)

Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante....

(A Atrée.)

Ah! Seigneur!...

ATRÉE, l'interrompant.

Viens donc voir expirer ton amante ;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

(Atrée sort.)

SCENE IV.

PLISTHENE, seul.

Dieux ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit !...
Non, cruel ! n'attends pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere !
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien ;
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE V.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

Prince, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique et sûr appui !

PLISTHENE, à part.

(A Thyeste.)

Quel appui, juste Ciel !... Quel cœur impitoyable

Ne seroit point touché du sort qui vous accable ?
Ah ! plût aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes
jours,
D'une si chere vie éterniser le cours !
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie !
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur :
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur !

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un Héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous !
Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux !

PLISTHENE.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême !
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en est témoin.
A peine la nature iroit-elle aussi loin ;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée !...
Vous m'aimez !... Le Ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir !

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?...
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes !
Vous soupirez ; la mort est peinte dans vos yeux :
Vos regards attendris se tournent vers les Cieux.
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthene ?

Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine!
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même!

PLISTHENE, *à part.*

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! Cher Prince! au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié si sincere et si tendre,
Daignez m'en éclaircir?

PLISTHENE.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous....
Fuyez, Seigneur, fuyez!

THYESTE.

Quel est donc ce mystere,
Cher Prince? et qu'ai-je encore à craindre de mon frere?

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE.

PLISTHENE, *à part, en appercevant Atrée.*

Ah! Ciel!

ATRÉE.

C'est donc ainsi que fidele à son Roi?...
Mais je sais de quel prix récompenser ta foi!

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, si jamais...

ATRÉE, *l'interrompant.*

Que voulez-vous me dire?
Sortez: en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
Votre frivole excuse exige un autre tems;
Et mon cœur est rempli de soins plus importans.

(Plisthene sort.)

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce transport, Seigneur, que faut-il que je pense?
Qui peut vous emporter à tant de violence?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui?...
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui?
Ne m'offrez-vous la paix....

ATRÉE, *l'interrompant.*

Quel est donc ce langage?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits?
Quel intérêt, enfin, prenez-vous à mon fils?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance?...
Allez: de mes desseins vous serez éclairci;
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

(*Thyeste sort.*)

SCENE VIII.

ATRÉE, *seul.*

Quoi ! même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance ?
Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait
Que d'oser un moment en retarder l'effet...
Perfide ! malgré toi, je t'en ferai complice;
Ton Roi pour tant d'affronts n'a pas pour un supplice....
Je ne punirois point vos forfaits différens
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands...
Où Thyeste paroît tout respire le crime.
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime,
Je suis déja coupable. Étoit-ce me venger,
Que de charger son fils du soin de l'égorger ?
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite.
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore, comme un bien, la plus affreuse mort.
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Étonne jusqu'aux Dieux, qui n'ont rien fait pour elle!
Vengeons tous nos affronts; mais par un tel forfait,

Que Thyeste, lui-même, eût voulu l'avoir fait !...
Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse!
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse ;
Abandonne le mien... Qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que sa fureur ?...
Courons tout préparer ; et, par un coup funeste,
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste !...
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, Seigneur ? Qu'allez-vous entreprendre ?

PLISTHENE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre !

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris ?
Ciel ! dans quel trouble affreux jettez-vous mes esprits ?
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite ?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite ?
Quel intérêt, enfin, arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?
Parlez, Seigneur. Le Roi, désormais plus sévere....

PLISTHENE, *l'interrompant, et à part.*

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere ?
O devoir, dans mon cœur trop long-tems respecté,

Laissé un moment l'amour agir en liberté !
Les rigoureuses loix qu'imposent la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure....
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux ?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? quelle douleur vous presse ?

PLISTHENE.

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma Princesse !

THESSANDRE.

La sauver ? et de qui ?

PLISTHENE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger, peut-être, un poignard dans le cœur.
C'est pour la dérober au coup qui la menace
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace....
(*A part.*)
Non, cruel ! ce n'est point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me sens inspirer !...
(*A Thessandre.*)
Croirois-tu que du Roi la haine sanguinaire
A voulu me forcer d'assassiner son frere ;
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille, au refus, il doit verser le sang ?...
Ah ! je me sens saisir d'une fureur nouvelle !...
Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle...
Mais où la rencontrer ? Eh ! quoi ! les justes Dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux ?...

Que fait Thyeste ?... Hélas ! qu'est-elle devenue ?
Qui peut dans ce Palais la soustraire à ma vue ?...
Je frémis !... Retournons les chercher en ces lieux;
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux !...
Allons ; ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime.
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir !...
Suis-moi ; c'est trop tarder, et d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les Dieux
Que de remplir son cœur du soin des malheureux !

SCENE II.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, *à Thessandre.*

MAIS que vois-je, Thessandre ?... O Ciel ! quelle est ma joie !...
(*A Théodamie.*)
Se peut-il qu'en ces lieux Plisthene vous revoie ?
L'unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?...
Quoi ! c'est vous, ma Princesse !... Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame est charmée...

(*A part.*) (*A Théodamie.*)

Dieux ! qu'allois-je tenter ?... Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs, et qu'est-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes.
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée.
Il erre en ce Palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le sauvez d'Atrée, ou de lui-même.
Il voit, de tous côtés, qu'on observe ses pas.
Le péril, cependant, ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même, en secret, j'approuvai votre flamme,
S'il est vrai que l'Amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance
D'un service si grand sera la récompense,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs et calmez vos alarmes,
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas besoin de larmes.
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien : mes soins ont prévenu vos pleurs.

De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteste;
Croyez-en ces garans du salut de Thyeste....
Il m'est plus cher qu'à vous. Sans me donner la mort,
Le Roi ne sera point l'arbitre de son sort.
Votre pere vivra, vous vivrez; et Plisthene
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh! que n'ai-je point fait?
Hélas! si vous saviez, d'un barbare projet,
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre....!
Venez; pour lui, pour vous je vais tout entreprendre!
Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux....

(*Appercevant Thyeste.*)

Mais Thyeste paroît.. Quel bonheur est le nôtre?
Quel favorable sort nous rejoint l'un et l'autre?

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

THYESTE, *à part, en voyant Plisthene.*

Que vois-je?.... Dieux puissans! après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien!...

(A Plisthene.)

Quoi ! Prince, vous vivez ?... Eh ! comment d'un
perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher Prince ? et dans ces mêmes
lieux,
Qui pouvoit si long-tems vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déja la victime d'Atrée.
Plisthene dans ces lieux n'étoit plus attendu....
Je l'avoue, à mon tour, je me suis crû perdu !
J'allois tenter....

PLISTHENE, *l'interrompant.*

Calmez le soin qui vous dévore ;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous dé-
fendre....
De ces bords, cependant, fuyez, sans plus attendre ;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami, qui vous quitte à regret....
Adieu, Seigneur, adieu ! Mon ame est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du Palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais !

THYESTE.

Moi, fuir, Prince ? qui, moi, que je vous aban-
donne ?

Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux ;
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en Roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Je sens, à chaque instant, que mes craintes redoublent ;
Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent.
Je combats vainement de si vives douleurs :
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du tyran la tendresse a fait place.
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus !

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verse le mien ! Plût au Ciel que mon pere
Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !
Fuyez, Seigneur, fuyez ; et ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras !...
Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie ;
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, Seigneur ; sauvez, du moins,
L'objet de ma tendresse, et l'objet de mes soins,
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit, pour vous, osé tenter un crime.
Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?...

(*A Thessandre.*)

Thessandre, conduisez.....

THESSANDRE, *l'interrompant.*

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHENE, *à Thyeste.*

Il en est tems encore, évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Plisthene.*

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'est plus ce cruel, guidé par sa vengeance;
Et le Ciel dans son cœur a pris votre défense....
(*A Thyeste.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits....
(*Aux Gardes.*)
Gardes, éloignez-vous.
(*Les Gardes sortent.*)

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeste.*

RASSURE tes esprits.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thyeste; chasses-en les soupçons et la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié.
Toute ma haine cede à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée:
Tes malheurs sont si grands qu'elle en est désarmée;
Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur, et que vais-je t'apprendre?
Ton cœur, déja tremblant, va frémir de l'entendre!....
Je le répete encor, tes malheurs sont si grands
Qu'à peine je les crois, moi, qui te les apprends....
(*Lui montrant un Billet d'Ærope.*)
Ce Billet seul contient un secret si funeste....
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux?
Souviens-t'en; c'est à toi d'en garder la mémoire:
Pour moi, je les oublie; ils blessent trop ma gloire.
Cependant, contre toi que n'ai-je point tenté?

J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté !
En vain sur mes sermens ton ame rassurée
Comptoit sur une paix... que je t'avois jurée ;
Car, dans l'instant fatal où j'attestois les Cieux,
Je me jurois ta mort et j'imposois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthene,
Par de pareils sermens, qui sut tromper ma haine.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront réjaillissoit sur lui ;
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois au refus priver Théodamie....
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi....

(*A Plisthene.*)

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux, peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir ?
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere ;
Le malheureux auroit assassiné son pere !

THYESTE.

Moi, son pere !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

(*Il donne la Lettre d'Ærope à Thyeste, qui la lit bas.*)

THYESTE, *à part, après avoir lu.*

(*A Plisthene.*)

Dieux ! qu'est-ce que je voie ? c'est d'Ærope.... Ah ! mon fils !

La nature en mon cœur éclaircit ce mystere ;

Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton pere !
Cher Plisthene, mes vœux sont enfin accomplis !

PLISTHENE, *à part.*

(A Thyeste.)

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?... Moi, Seigneur, votre fils ?
Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide et mon cœur à l'inceste....
(A part.)
Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour ?
(A Atrée.)
Vous qui, trompé long-tems dans une injuste haine,
Du nom de votre fils honorâtes Plisthene,
Quand je ne le suis plus, Seigneur, il m'est bien doux
D'être, du moins, sorti d'un même sang que vous !
Je ne suis consolé de perdre en vous un pere
Que lorsque je deviens le fils de votre frere.
Mais ce fils, près de vous, privé d'un si haut rang,
L'est toujours par le cœur, s'il ne l'est par le sang !

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeste
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
Le destin ne pouvoit qu'en te donnant à lui
Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui....
Euristhene, sensible aux larmes de ta mere,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton pere.
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié...

(A Thyeste,

(*A Thyeste.*)

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre?
Reçois-le de ma main, pour garant d'une paix
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere assurance,
C'est par un fils si cher que ton frere commence.
En faveur de ce fils, qui fut long-tems le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats sous de si doux auspices,
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que souilloit ma fureur,
Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos peres?
Est-ce offrir de la paix des garans peu sinceres?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain?
C'est sa perte, en un mot. Cette coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tentale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste et moi.
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
Acheve l'union de Thyeste et d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré
Que de me rendre un fils?... Mon cœur est rassuré;
Et je ne pense pas que le don de Plisthene
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haine!..
J'accepte, cependant, ces garans d'une paix
Qui fait, depuis long-tems, mes plus tendres souhaits.

Non que d'aucun détour un frere vous soupçonne ;
Sur la foi d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit, enfin, des gages en ce jour
C'est pour vous rassurer sur la sienne, à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête ;
Qu'un pompeux sacrifice en précede la fête :
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !...
(*A Euristhene.*)
Vous, qui de mon courroux avez sauvé Plisthene,
C'est vous de ce grand jour que je charge, Euristhene.
J'en remets à vos soins la fête et les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frere n'attend plus que la coupe sacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré, qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir !...
(*A Thyeste.*)
Pourra-t-il oublier ?...

THYESTE, *l'interrompant.*

Tout, jusqu'à sa misere !
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frere !
(*Atrée, Thyeste, Théodamie, Euristhène et Léonide sortent.*)

SCENE VI.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

Dès ce moment au Port précipite tes pas ;
Que le vaisseau, sur-tout, ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre :
Cours ; et que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, *seul.*

THESSANDRE ne vient point : rien ne l'offre à
mes yeux.
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;
Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur,
Dont toute la fierté combat mal la frayeur !
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle :
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle !...
Mais pourquoi m'alarmer, et quel est mon effroi ?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un Roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?...
L'oublier ? Ah ! moi-même, oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner n'attendons rien d'Atrée !
Je ne connois que trop ses transports furieux ;
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux !

C'est en vain de sa main que je reçois un pere :
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere.
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur
Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur !...
Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes,
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes....
Thessandre ne vient point : tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs pressentimens !...
Mais je le vois.

SCENE II.

THESSANDRE, PLISTHENE.

PLISTHENE.

Eh ! bien, en est-ce fait, Thessandre ?
Sur les bords de l'Euripe est-il tems de nous rendre ?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage.
Je les ai dispersés, ici, sur le rivage.
Tout est prêt. Cependant, si Plisthene aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui
Il ne partira point. Ce dessein téméraire
Pourroit causer sa perte et celle de son pere.

PLISTHENE.

Ah ! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,

Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi!...
Thessandre, il faut sauver mon pere et la Princesse ;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherche Théodamie, et ne la quitte pas.
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorsque son frere
Semble de sa présence accabler votre pere?
Il ne le quitte point ; ses longs embrassemens
Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens.
Un superbe festin par son ordre s'apprête;
Il appelle les Dieux à cette auguste fête.
Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice :
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux;
Et nous sommes perdus s'il invoque les Dieux!
Va, cours, avec ma sœur, nous attendre au rivage.
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

(*Thessandre sort.*)

SCENE III.

PLISTHENE, *seul.*

Dieux puissans ! secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain !
(*Il veut sortir, et est retenu par Atrée, qui paroît.*)

SCENE IV.

ATRÉE, GARDES, PLISTHENE.

ATRÉE, *à Plisthene.*

Demeure, digne fils d'Ærope et de Thyeste !
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste !
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure; c'est ici que Thyeste t'attend,
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide !
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide !
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits ?
A peine le destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractere ;
Et, plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins ?
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices ;
Va périr, avec eux, dans l'horreur des supplices !

PLISTHENE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine!
Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les Dieux?
A travers les détours de votre ame parjure
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature!
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris....
Mais, non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés et malgré ma colere,
Je crois encore ici m'adresser à mon pere.
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que, du moins, je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frere.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix, si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré, moi seul, au fond de votre cœur,
Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princesse;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort!

De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise...

(Aux Gardes.)

Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduise ;
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

(Plisthene sort, emmené par les Gardes.)

SCENE V.

ATRÉE, *seul.*

VA périr, malheureux ! mais, dans ton sort funeste,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste !...
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux !...
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre !...
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter, tout sanglant, jusqu'au fond de ton cœur !
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste !
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris !...
C'est en toi-même, ingrat ! qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime !...

Je frissonne, et je sens mon ame se troubler !...
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler !
Qui cede à la pitié mérite qu'on l'offense :
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance!
Tout est prêt, et déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux!
Je vais être vengé !... Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie!
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi
Que d'accabler de loin un perfide ennemi.
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable;
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire, à longs traits, sentir tout son malheur!...
(*Voyant paroître Thyeste.*) (*Examinant Thyeste.*)
Thyeste vient... Feignons... Il semble à sa tristesse
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

SCENE VI.

THYESTE, GARDES, ATRÉE.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Cher Thyeste, approchez... D'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?
Vous paroissez saisi d'une douleur secrete,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,
Qui sembloit respirer la douceur de la paix?

Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?
Quoi ! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte ?
Mon frere, vous devez la bannir désormais;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite,
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui, moi, vous soupçonner, ou vous haïr, Seigneur ?
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste !
Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur.
Je le sens agité d'une douleur mortelle !
Ma constance succombe : en vain je la rappelle;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant, près de vous un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfans : faites venir mon fils;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere !

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste ; et votre fils,
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis.

Oui, mon frere, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plisthene.
Vous le verrez bientôt; un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer, dès ce jour, à Mycenes...
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi?
J'avois cru, cependant, qu'une pleine assurance
Devoit suivre....

THYESTE, *l'interrompant.*

Ah! Seigneur, ce reproche m'offense!

ATRÉE, *à un des Gardes.*

Qu'on cherche la Princesse; allez, et qu'en ces lieux
(*Montrant Thyeste.*)
Plisthene, sans tarder, se présente à ses yeux.
Il faut....
(*Le Garde sort.*)

SCENE VII.

EURISTHENE, *apportant la coupe;* ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Mais j'apperçois la coupe de nos peres.
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.

Tel

Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée
En croira mieux, peut-être, à la coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs, désunis par l'amour?...
(A Euristhene, en feignant de vouloir prendre la coupe de ses mains.)
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre, enfin, donnez, que je commence.

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes États et Plisthene?
Du plus affreux courroux quelque fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?...
(A Euristhene, en prenant la coupe.)
Euristhene, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis.
Donnez... Mais, cependant, je ne vois point mon fils!

ATRÉE, *aux Gardes.*

(A Thyeste.)
Il n'est point de retour?... Rassurez-vous, mon frere;
Vous reverrez bientôt une tête si chere.
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE, *à part.*

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,
Coupe de nos ayeux, et vous, Dieux que j'atteste!

Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix !...

(*A Atrée.*)

Et vous, frere aussi cher que ma fille et Plisthene,
Recevez de ma foi cette preuve certaine....

(*Regardant dans la coupe.*) (*A part.*)

Mais, que vois-je ? perfide !... Ah ! grands Dieux! quelle horreur !
C'est du sang !.. Tout le mien se glace dans mon cœur !..
Le Soleil s'obscurcit ; et la coupe sanglante
Semble fuir, d'elle-même, à cette main tremblante !...
Je me meurs !... Ah ! mon fils ! qu'êtes-vous devenu ?

SCENE VIII et derniere.

THÉODAMIE, LÉONIDE, ATRÉE, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

L'AVEZ-VOUS pu souffrir, Dieux cruels ?... Qu'ai-je vu ?...

(*A Thyeste.*)

Ah ! Seigneur, votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere !

THYESTE, *à Atrée.*

Mon fils est mort, cruel ! dans ce même Palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare ! c'est du sang que ta main me présente !...

(*A part.*)

O terre! en ce moment peux-tu nous soutenir?...
O de mon songe affreux triste ressouvenir!
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere!

ATRÉE.

Il falloit le connoître et ne point l'outrager,
Ne point forcer ce frere, ingrat! à se venger!

THYESTE, *à part.*

Grands Dieux! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre?...

(*A Atrée.*)

Monstre! que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris;
Joins un malheureux pere à son malheureux fils!
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime!
Barbare! peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser et le jour et les Dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissemens je connois ta douleur.
Comme je le voulois, tu ressens ton malheur;
Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance!

Tu souhaites la mort, tu l'implores ; et moi
Je te laisse le jour pour me venger de toi !

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste !
(*Il se tue.*)

THÉODAMIE, *à part.*

Ah ! Ciel !

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille ; et de ces lieux
Fuyez, et remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente, par vos pleurs d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi.
Le Ciel me le promet ; la coupe en est le gage,
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix, j'accepte le présage !
Ta main en t'immolant a comblé mes souhaits ;
Et je jouis, enfin, du fruit de mes forfaits !

FIN.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES,

DE CRÉBILLON.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

SE loüer ou se plaindre du Public ; style ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eût une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses Confreres a consacré, dès long-tems. En effet, je sais peu de Pieces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci ; et il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifférens que ceci s'adresse ; puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes ; trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la scene, dans le premier acte, y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme épique que

du Tragique ; en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication. A cela je n'ai qu'une chose à répondre. Le sujet d'Electre est si simple, de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter, avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon : on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la Piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes que de déclamations. D'ailleurs, notre Théatre soutient malaisément cette simplicité, si chérie des Anciens. Non qu'elle ne soit bonne ; mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette Critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théatre pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à Xipharès dans *Mithridate*, à Narcisse dans *Britannicus*. Faire naître Oreste ou avant ou

après le siége de Troie n'est pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité, plus considérable, selon eux, plus léger encore, selon moi, que le précédent. C'est l'amour d'Electre; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la scene de son tems; que s'il eût vécu du nôtre il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inoui, qui a soulevé contre un moderne inconsidéré toute cette Religion idolâtre où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux anciens que des Prêtres et des victimes. Envain, quelques sages protestent contre cet abus : les préjugés prévalent; et la prévention va si loin que tels qui ne connoissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne, c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux Peintres

qui, depuis Appelle, ont peint Alexandre autrement que la foudre à la main?

« Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle, »

je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle ce ne seroit assurément pas son *Electre*; qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa Piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour dont on fait un monstre en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractere d'Electre, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur. C'est moins la mort de son pere qu'elle venge que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egysthe et de Clytemnestre, n'y a-t il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose, en secret, n'est pas une vertu. Mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. « Une Princesse » dans un état aussi cruel que celui où se trouve

» Electre, dira-t-on, être amoureuse ! » Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fonds de vertu qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font la matiere de nos Romans. C'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son pere qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frere. Enfin, selon le systême de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre Electre tout-à-fait à plaindre. Je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle et tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette Princesse que d'y joindre une passion dont la contrainte et les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Electre, si

j'en crois mes amis, qui me flattent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'événemens dans toute la Piece; et c'est, en effet, tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

NOUS ne donnerons point encore ici le sujet de cette Tragédie, généralement connu, et que, de plus, la Préface de l'Auteur rappelle assez.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
ÉLECTRE.

ÉLECTRE eut quatorze représentations de suite, au Théatre, dans sa nouveauté ; et elle en auroit eu un plus grand nombre sans l'excessive rigueur du froid, qui força les Comédiens à fermer leur Spectacle pendant une partie du mois de Janvier de 1709. Le Prince de Conti, et plusieurs autres Seigneurs qui n'avoient pu se trouver à aucune des représentations qui s'étoient données de cette Tragédie, avant cette clôture forcée, desirerent de la voir, sans attendre la fin du froid, et on la rejoua deux fois dans le foyer de la Comédie.

Electre excita beaucoup de Critiques, qui parurent dans le tems. Il y en eut une, sur-tout, que l'on inséra alors dans le *Mercure de Trévoux*, sous le titre de *Lettre Critique du Chevalier de* ***

à *Madame la Marquise de* * * *, et qui faisoit à Crébillon de vifs et de nombreux reproches, à la plupart desquels il a répondu, dans la Préface qu'il a imprimée au-devant de cette Tragédie.

Malgré les défauts qu'on a pu trouver dans *Electre*, cette Piece est remplie de beautés, du premier ordre, qui les rachetent et les font presqu'oublier à la représentation, où elle s'est toujours soutenue avec beaucoup d'éclat.

Ce fut à Dijon que Crébillon composa cette Tragédie, pendant le petit séjour qu'il y fit, en 1707, et où il étoit allé après la mort de son pere, pour recueillir sa succession.

Le sujet d'*Electre* avoit été traité chez les Grecs, par Eschyle, dans sa Tragédie des *Coëphores*, par Sophocle et par Euripide, sous le titre d'*Electre*. Euripide et quelques autres Poëtes Grecs ont fait aussi des Tragédies sous le titre d'*Oreste*, mais, comme *Les Euménides* d'Eschyle, c'est la suite du premier sujet, et non le même. Ce sont les remords d'Oreste et d'Electre sur le meurtre de Clytemnestre. On ne connoît aucune *Electre* Latine; mais ce sujet a été traité plusieurs fois chez nous, avant et depuis l'*Electre* de Crébillon.

Dès 1537, Lazare Baïf traduisit et fit impri-

mer l'*Electre* de Sophocle, vers pour vers, mais elle ne fut pas représentée.

En 1677, Pradon en fit représenter une, qui ne fut point imprimée. Madame Dacier a traduit, en prose, celle de Sophocle, qu'elle fit imprimer en 1691. Longepierre en fit représenter une en 1719, qui fut imprimée en 1730. Le Pere Brumoi, Jésuite, traduisit aussi celle de Sophocle et celle d'Euripide, en prose, et il les fit imprimer, dans son *Théatre des Grecs*, en 1730. Le Baron de Walef en fit jouer et imprimer une à La Haye, en Hollande, en 1731, en vers François, et M. Larcher a traduit, aussi en vers, celle d'Euripide, qui a été jouée en société, et imprimée, à Paris, en 1750.

Nous avons plusieurs Tragédies sous le titre d'*Oreste*, une faite en société par l'Abbé Boyer et Le Clerc, en 1681, une de La Grange-Chancel, en 1697, et une de Voltaire, en 1750; mais il n'y a que cette derniere dont le sujet soit le même que celui de l'*Electre* de Crébillon. Le sujet des deux autres est la suite de celui-ci, qui a été mis aussi au Théatre de l'Opera, sous le même titre d'*Electre*, par M. Guillard, en 1782, avec de la musique de M. Le Moine.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES,

DE CRÉBILLON;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 Décembre 1708.

PERSONNAGES.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon, et femme d'Égysthe.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, Roi de Mycenes, élevé sous le nom de Thydée.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste.

ÉGYSTHE, fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Égysthe, mais d'une autre mere que Clytemnestre.

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PALAMEDE, Gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien Officier d'Agamemnon.

ANTÉNOR, confident d'Oreste.

MÉLITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La Scene est à Mycenes, dans le Palais de ses Rois.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs !
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre, enfin, sans crainte, au transport qui le guide...
Favorisez, grands Dieux ! un si juste courroux ;
Électre vous implore et s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste
J'ai compté trop long-tems sur le retour d'Oreste.
C'est former des projets et des vœux superflus ;
Mon frere malheureux, sans doute, ne vit plus....
Et vous, Mânes sanglans du plus grand Roi du monde,
Triste et cruel objet de ma douleur profonde !...

Mon pere, s'il est vrai que, sur les sombres bords,
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée !
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere
Eût pour comble d'horreurs le crime de ma mere :
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils,
Et que, dans mes malheurs, Égysthe, qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave.
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux !
Des Dieux et des mortels Électre abandonnée,
Doit, ce jour, à son sort, s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint, par mes mains, le coupable flambeau...
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;
Allons à ces autels, où m'attend son époux,
Immoler, avec lui, l'amant qui nous outrage !
C'est-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas ?
Ah ! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras !
Pardonne, Agamemnon ! pardonne, ombre trop
chere !
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere !
Ta fille, de concert avec tes assassins,

N'a point porté sur toi de parricides mains !
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
Électre, cependant, n'en est pas moins coupable !
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur !...
Mais Arcas ne vient point. Fidele en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance ?...
Il vient, rassurons-nous.

SCENE II.

ARCAS, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déja qu'on me manquoit de foi ;
Je craignois qu'un ami, qui pour moi s'intéresse,
N'osât plus.... Mais, quoi ! seul ?

ARCAS.

Malheureuse Princesse,
Hélas ! que votre sort est digne de pitié !
Plus d'amis, plus d'espoir !

ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,
Après tant de sermens....

ARCAS, *l'interrompant.*

Non, n'attendez rien d'elle
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zele:
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
« Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
» Rassurer des amis armés pour sa vengeance. »
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit, avec lui, de traverser les flots;
Son fils, même avant eux, devoit ici se rendre.
C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,
Qui, chassant les deux Rois de Corinthe et d'Athenes,
De morts et de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier, avant la nuit, parut dans ce Palais;
Cet étranger qu'Egysthe a comblé de bienfaits,
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin, de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre ame déteste,
On frémit; cependant, on veut revoir Oreste...
Mais le jour qui paroît me chasse de ces lieux...

(*Appercevant Itys, dans l'éloignement.*)

Je crois voir même Itys. Madame, au nom des Dieux,

Loin de faire éclâter le trouble de votre ame
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme!
Faites que votre hymen se differe d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cessez de me flatter d'une espérance vaine!...
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine!
Electre saura bien, sans Oreste et sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux!

(*Arcas sort.*)

SCENE III.

ITYS, ELECTRE.

ELECTRE.

En des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egysthe, oses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant, guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude.
Pardonnez, si l'amour tourne vers vous mes pas;
Itys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presqu'éteins dans les larmes?...

Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs!

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine!...
Si l'amour, cependant, peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis que mon ame éperdue
Se livra, sans réserve, au poison qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous
Qu'ai-je fait qui n'ai dû fléchir votre courroux?
De votre illustre sang conservant ce qui reste,
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours.
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin pour vous forcer à vous donner à moi
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre époux!
Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux alumer le flambeau.
Régnez donc avec moi: c'est trop vous en défendre!
C'est un sceptre qu'un jour Egysthe veut vous rendre.

ELECTRE.

ELECTRE.

Ce sceptre est-il à moi pour me le destiner ?
Ce sceptre est-il à lui pour te l'oser donner ?
C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse :
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils !...
Cesse de te flatter d'une espérance vaine ;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egysthe ne prétend te faire mon époux
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?
A ces conditions je souscris à tes vœux ;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux....
Electre n'attend point cet effort de la tienne :
Je connois ta vertu ; rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps, toi-même, un hymen où l'on veut me contraindre ;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre !
Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes !
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux :
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux ;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise...

Que peux-tu souhaiter ? Itys, qu'il te suffise
Qu'Electre, toute entiére à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié....
(*Voyant paroître Clytemnestre.*)
Mais Clytemnestre vient... Ciel ! quel dessein l'amene ?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, GARDES, ELECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

DIEUX puissans ! dissipez mon trouble et mon effroi,
Et chassez ces horreurs loin d'Egysthe et de moi !

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? Où courez-vous, Madame ?
Vous vous plaignez ? quel trouble a pu saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien ;
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre et plus triste...
(*A ses Gardes.*)
Qu'on sache, en ce moment, si je puis voir Egysthe.
(*Les Gardes sortent.*)

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE, *à Itys.*

Mais, vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous
voi ?
Electre se rend-elle aux volontés du Roi ?
A votre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sait-elle à résister qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame ; épargnez-lui de si cruels discours !
Adoucissez plutôt sa triste destinée ;
Electre n'est déja que trop infortunée !
Je ne puis la contraindre ; et mon esprit confus....

CLYTEMNESTRE, *l'interrompant.*

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais pour former l'hymen et de l'un et de l'autre
On ne consultera ni son cœur, ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci.
Allez ; dites au Roi que je l'attends ici.

(*Itys sort.*)

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,
Vous bravez de ce nom le sacré caractere;
Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux?
Bravez-le; mais, du moins, du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, Princesse inexorable!
Je fléchissois un Roi, de son pouvoir jaloux;
Un Héros, par mes soins, devenoit votre époux:
Je voulois, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille;
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous.
Ce jour même à son sort vous devez être unie;
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.
Egysthe est las de voir son esclave en ces lieux
Exciter, par ses pleurs, les hommes et les Dieux.

ÉLECTRE.

Contre un tyran si fier, juste Ciel! quelles armes?
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, son esclave?... hélas! d'où vient que je le suis?
Moi, l'esclave d'Égysthe?... Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave, et de qui suis-je née?

Étoit-ce donc à vous de me le reprocher ?...
Ma mere, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée !
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere !..
Et de ma main encore il ose disposer ?
Cet hymen sans horreur se peut-il proposer ?
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chere ?
Ah ! je ne vous hais point ; et, malgré ma misere,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran que je me plains aux Dieux !
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere !

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le Roi ?
Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te prépare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille !

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux :
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous ?
Si le Ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,

Réduisit ce Héros à verser son sang même,
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mere dénaturée et d'Électre et d'Oreste,
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs autels;
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels !...

(Appercevant Egysthe.)

Il paroît, l'inhumain !... A cette affreuse vue
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue !

SCENE VII.

ÉGYSTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉGYSTHE, *à Clytemnestre.*

MADAME, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait, de si loin, devancer le Soleil ?
Quel trouble vous saisit et quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?...
Mais Électre avec vous ?... Que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Électre consent-elle ?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys et les vœux et l'amour ?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête;
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête.

Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc!

ÉGYSTHE, *à Electre, qui sort.*

Cruelle! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance!

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ÉGYSTHE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux...
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux....
J'en frémis!... Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisieme fois se livroient au sommeil
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funebres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténebres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris.
Je ne sais quels remords agitoient mes esprits.
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient, cependant, céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre...

Je fuyois ; il me suit... Ah ! Seigneur, à ce nom
Mon sang se glace !... Hélas ! c'étoit Agamemnon !...
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable !
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, épouse indigne, et frémis de ce sang
» Que le cruel Égysthe a tiré de mon flanc !... »
Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien...
Mais, malheureuse ! à peine a-t-il touché le sien
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
A long-tems répondu par des gémissemens...
Vous êtes accouru : mais le monstre en furie,
D'un seul coup, à mes pieds, vous a jetté sans vie,
Et m'a ravi la mienne, avec le même effort,
Sans me donner le tems de sentir votre mort !

ÉGYSTHE.

Je connois la douleur où la crainte vous plonge :
Un présage si noir n'est, cependant, qu'un songe,
Que le sommeil produit et nous offre, au hasard,
Où, bien plus que les Dieux, nos sens ont souvent part.
Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.

C'est en vain que Samos la défend contre moi ;
Qu'elle tremble, à son tour, pour elle et pour son
Roi !...
Athenes, désormais, de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;
Et le Roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille, avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste, il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main
Dont j'attends, pour moi-même, un secours plus
certain.
Ce Héros, défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre et sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils.... Mais s'il peut la contraindre
A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre ;
Et la main que prétend employer mon courroux
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux....

(*Voyant Iphianasse.*)

Mais ma fille paroît.... Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grece.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE.

IPHIANASSE, *à Clytemnestre.*

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur ?
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits :
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris ;
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis
Un songe seul eût part à l'état où je suis !

Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer !

MÉLITE.

Madame, quel langage?
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur
Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse;
Et ce calme si doux a bien changé de face !
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir !

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,
Qu'un Roi, jeune et puissant, à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets?
Quels sont vos déplaisirs, ou quels sont vos souhaits ?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour Reine.
Ce grand jour doit former une si belle chaîne !

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !...
Mais, lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux et fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces tems où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos, à la suite du Roi?

Tout sembloit menacer le trône de Mycenes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe et d'Athenes.
Pour retarder, du moins, un si cruel malheur,
Mon frere, sans succès, fit briller sa valeur;
Égysthe fut défait, et trop heureux encore
De pouvoir se jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots?
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit, du moins, et les traits et l'audace!...
Quels exploits! Non jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur!
Je le vis; et le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse si mon ame, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!...
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux et ma reconnoissance....
Il soupire, Mélite; inquiet et distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute, il aime ailleurs; et, loin de se contraindre.....
Que dis-je, malheureuse? est-ce à moi de m'en plaindre?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir?

Ai-je

Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
N'importe ; détournons l'hymen qu'on me prépare :
Je ne puis y souscrire. Allons trouver le Roi :
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE, *embrassant Anténor.*

EMBRASSE-MOI ; reviens de ta surprise extrême.
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même :
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux ?
Au plaisir de vous voir, Ciel ! quel trouble succede !
Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede,
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Et de vœux et d'honneurs comblé de toutes parts !
Je sais jusques où va la valeur de Tydée,
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée ;
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un tyran ! . . .

TYDÉE, *l'interrompant.*

Cesse de t'étonner.

Le vainqueur des deux Rois de Corinthe et d'Athenes,
Le guerrier défenseur d'Egysthe et de Mycenes
N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Eh! quel est votre espoir?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amene?
Que dit-on à Samos? que fait l'heureux Thirrhene?

ANTÉNOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Alarmé chaque jour et du sien et du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher, l'un et l'autre.
Mais puisque je vous vois tous mes vœux sont comblés.
Le fils d'Agamemnon... Seigneur, vous vous troublez?
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu....

TYDÉE, *l'interrompant.*

Anténor, c'en est fait, Tydée a tout perdu!

ANTÉNOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystere?

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands Dieux!

TYDÉE.

Et je n'ai plus de pere.

ANTÉNOR.

Palamede n'est plus ?... Ah ! Destins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux ?...

TYDÉE, *l'interrompant.*

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ?
Tu sais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Delos ?
A de si justes soins on souscrivit sans peine.
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thirrhene.
Tout nous favorisoit : nous voguâmes long-tems
Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents...
Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le Ciel et l'onde,
Et, comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.

Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même, s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeste
Pour sauver Palamede et pour sauver Oreste?
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment dans ce désordre extrême
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort;
Mais j'y courois en vain: la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me secourut, et de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie!
Des périls de la mer Tydée enfin remis
Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque la même nuit d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte et l'horreur.
Dans ce trouble soudain je m'arme avec fureur;
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egysthe, ou s'il faut le défendre:

L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son désespoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !...
« Oreste ne vit plus ; mais pour la sœur d'Oreste
» Il faut de ses Etats conserver ce qui reste, »
Me disois-je à moi-même, et loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devoit immoler.
Je chasserai plutôt Egysthe de Mycenes
Que d'en chasser les Rois de Corinthe et d'Athenes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage
A combattre, du moins, mon exemple l'engage ;
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son camp à l'instant médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !
J'en fis trop, Anténor ; je revis la Princesse.
C'est t'en apprendre assez : le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egysthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux,
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah ! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un tyran votre bras invincible ?
Eh ! que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu ? Prends pitié de mes feux,
Plains mon sort... Non, jamais on ne fut plus à plaindre !
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre...
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce Palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux.
La superbe Mycene offre un temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon pere....
Mais à peine aux autels je me fus prosterné
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure:
(Je ne suis cependant meurtrier, ni parjure)
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect.
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits refuse de répondre.
Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre:
L'autel tremble; le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
« Ecoute-moi, grand Dieu ! sois sensible à mes cris !

» D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
» Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priere,
» Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere! »
Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste.
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain;
» Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste:
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise, cependant, les Mânes de ton pere;
» Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
» D'une main qui lui fut bien fatale et bien chere!...
» Mais crains en le vengeant le sort le plus affreux!... »
Une main qui lui fut bien fatale et bien chere?...
Ma mere ne vit plus, et je n'ai point de frere...
Juste Ciel! et sur qui doit tomber mon courroux?
De ces lieux, cependant, fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi... Mais je vois la Princesse...
Ah! fuyons!... Mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, MÉLITE, TYDÉE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE, *à Mélite.*

(*A Tydée.*)

AH! Mélite, que vois-je !... On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être...
Je croyois....

TYDÉE, *l'interrompant.*

En effet, il y devoit paroître,
Madame; même soin nous conduisoit ici.
Vous y cherchez le Roi; je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egysthe me dispense,
Je venois, plein de zele et de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et dans le même tems prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre;
Moi-même, en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Eh ! pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée?
La victoire sans vous seroit-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, Madame; et vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?

Le Roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé
Sur cet espoir flatteur a déja désarmé;
Et, si j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en est en vain épris
Si la tête d'Oreste en doit être le prix!

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste?... Ah! la paix est conclue,
Madame; et de ces lieux ma fuite est résolue!
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras!
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juste Ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle?
Ainsi dans sa fureur le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main,
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime?
Ah! si pour se flatter de plaire à vos beaux yeux
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre!
Avec quelque valeur et le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!...

TYDÉE, *l'interrompant.*

Je le vois bien, ce discours vous offense ?
Je n'ai pu vous revoir et garder le silence ;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire !

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler ;
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi ;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

(*Elle sort, avec Mélite.*)

SCENE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE, *à part.*

Qu'ai-je dit ? où laissé-je égarer mes esprits ?
Moi, parler pour me voir accabler de mépris !
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse ?...
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace ?

Que venois-je chercher dans ce cruel séjour ?
Moi, dans la Cour d'Argos, entraîné par l'amour !
Rappelons ma fureur !... Oreste, Palamede...
Ah ! contre tant d'amour inutile remede !
Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis ;
Qu'à me couvrir de honte et m'accabler d'ennuis !...
(*A Anténor.*)
Ah ! fuyons, Anténor ; et, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférens, que je ne dois plus voir...
Le Roi vient... Dans mon trouble il faut que je l'évite.
(*Il veut sortir ; mais Egysthe, qui paroît, le retient.*)

SCENE IV.

ÉGYSTHE, TYDÉE, ANTÉNOR.

ÉGYSTHE, *à Tydée.*

Demeurez, et souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du guerrier qui prit notre défense ;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est tems, cependant, que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser et que diroit la Grece ?...
Mais, quoi ! vous soupirez ? quelle douleur vous presse ?

Malgré

Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur.
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur.
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous.
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux.
Permettez, cependant, qu'à mon devoir fidele
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egysthe; et de quelques succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, Seigneur; mon ame est satisfaite.
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGYSTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, si-tôt qu'on les possede,
Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout cede.
Heureux si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens!
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel! où tend ce discours ?

ÉGYSTHE.

Oui, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main.
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre époux ma fille est destinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit, moi-même, et que mon cœur déteste.
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste.
Ma fille est à ce prix; et cet effort si grand
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur, de moi? Juste Ciel!

ÉGYSTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, et non un assassin.
Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par-tout voler sa renommée;
La Grece en est remplie, et l'Asie alarmée.

Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux :
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler : c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur ; Soldats et Matelots
Seront prêts avec vous à traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos ayeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne, au moins, d'en
être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon cour-
roux,
Je ne veux qu'un Héros, et je le trouve en vous.
Me serois-je flatté d'une vaine espérance
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?...
Vous ne répondez point ! Ah ! qu'est-ce que je voi ?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi !...
Mais il faut aujourd'hui par plus de confiance
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, Seigneur, est d'un prix, à mes yeux,
Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus : j'adore Iphianasse.
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace.
Je l'aime avec transport : mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur.
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,

L'univers m'offriroit la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sais point quel sang je ne répandrois pas !...
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste...
Qui, moi, grands Dieux ! qui, moi, vous immoler Oreste ?
Ah ! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Savez-vous qui je suis, et me connoissez-vous ?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?
Ah ! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots !...
Mais, hélas ! c'en est fait, Oreste et Palamede....

ÉGYSTHE, *l'interrompant.*

Ils sont morts ?... Quelle joie à mes craintes succede !...
(*A part.*)
Grands Dieux ! qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?...
(*A Tydée.*)
Mon ennemi n'est plus !... Ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, Seigneur ? Daignez, au moins, m'apprendre
Comment le juste Ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort ?

TYDÉE.

Mes pleurs... Mais au transport dont votre ame est éprise,
Je me repens déja de vous l'avoir apprise.

Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir :
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir.
Je ne ressens que trop sa perte déplorable
Sans m'imposer encore un récit qui m'accable ;

ÉGYSTHE.

Je ne vous presse plus, Seigneur, sur ce récit.
Oreste ne vit plus : son trépas me suffit.
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;
Et quand le Ciel sans vous a rempli ma vengeance,
Puisque c'est vous, du moins, qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre ; acceptez-le : aimons-nous, l'un et l'autre.
Vous fîtes mon bonheur : je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos désormais affermi,
Qu'Egysthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si sur ce choix votre ame est encore incertaine,
Je vous laisse y penser, et je cours chez la Reine.

(*Il sort.*)

SCENE V.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE, *à part.*

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, *seul.*

ÉLECTRE veut me voir... Ah ! mon ame éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue...
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
Lui dire que je suis le fils de Palamede ?
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede ?
Qu'Oreste me fut cher ? que de tant d'amitié
L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime ?
Que cette même main qui dût trancher ses jours
Par un coupable effort en prolonge le cours ?
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux ?...
Mais seroit-ce trahir les Mânes de son frere
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere ?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,

Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs, un Roi puissant m'offre son alliance ;
Je n'ai pour l'obtenir dignité, ni naissance.
Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouir d'un sort?... Lâche ! poursuis.
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent,
A ton fatal aspect si les autels frémissent !
Ah ! cesse sur l'amour d'excuser le devoir.
Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir.
D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre !...
Qu'attends-tu ? que l'amour vienne encor te surprendre ?

(*Voyant paroître Electre.*)

Qu'un feu... Mais quel objet se présente à mes yeux ?
Dieux ! quels tristes accens font retentir ces lieux ?...
C'est une esclave en pleurs !... Hélas ! qu'elle a de charmes !
Que mon ame, en secret, s'attendrit à ses larmes !
Que je me sens touché de ses gémissemens !...
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

SCENE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-tems poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?...
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux!

TYDÉE.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ÉLECTRE.

Hélas! qui ne connoît mon nom et mes malheurs?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste....
(*A part.*)
O déplorable sang, ô malheureux Oreste!

TYDÉE.

Ah! juste Ciel! quel nom avez-vous prononcé?
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé!
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse Princesse, est-ce vous que je voi?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi!

ÉLECTRE.

Eh ! qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egysthe, aux fers abandonnée ?....
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému!

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'étoit connu ?... Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux ?
Ah ! Madame, c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle !

ÉLECTRE.

Il est done vrai, Seigneur ? et la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux et l'espoir et le prix ?...
Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits ?
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur ?
Qui peut donç pour Electre attendrir votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur ?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possede
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ÉLECTRE.

De Palamede, vous?... Qu'ai-je entendu, grands
Dieux?
Mais vous ne l'êtes point; Tydée est vertueux:
Il n'eût point fait rougir les Mânes de son pere;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée Egysthe seroit mort.
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu, ni le cœur!

TYDÉE.

A mes remords, du moins, faites graces, Madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme:
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens;
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à vôtre inimitié;
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié?
Itys alloit périr; je lui devois la vie:
Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie.
L'amour et la pitié confondirent mes coups;
Thydée en ce moment crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe et d'Athenes,
Pouvois-je abandonner le trône de Mycenes?

ÉLECTRE.

Juste Ciel! et pour qui l'avez-vous conservé?
Cruel! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,

Venez donc de ce pas immoler un barbare :
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare !
Oreste ne vit plus : achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur et pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere ?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere ?
Ne m'offrirez-vous plus, pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs ?
Cessez de m'opposer une funeste flamme.
Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Détesteroit bientôt un indigne lien ;
D'un cœur que, malgré lui, l'amour a pu séduire
Il apprendroit, du moins, comme un grand cœur soupire.
Vous y verriez l'amour, esclave du devoir,
Languir, parmi les pleurs, sans force et sans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un soin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere est mort ; c'est vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.
Ah ! cruel ! cette main si vous m'abandonnez
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés !

TYDÉE.

Moi, vous abandonner ? Ah ! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie !
Moi, vous abandonner ? plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.

Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse;
Mais, quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egysthe à chaque instant me devient odieux !

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ce noble transport je reconnois Tydée !
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux !

(*Entendant venir quelqu'un.*)

Je pourrai donc venger.... Mais, quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte : on pourroit nous surprendre.
En secret, chez Arcas, Seigneur, daignez-vous rendre.
Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

TYDÉE, *seul.*

(*Appercevant Iphianasse.*)

MAIS qui venoit à nous?... Ah! Dieux! c'est la
Princesse!...
Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis que lui dirai-je, hélas?
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

SCENE IV.

IPHIANASSE, MÉLITE, TYDÉE.

IPHIANASSE, *à Tydée.*

QUEL trouble à mon aspect de votre cœur s'empare?...
Vous ne répondez point!... Seigneur, je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous, s'offensera, peut-être,
Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un ose paroître.
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux:
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
Interdit et confus... Quel est donc ce mystere?

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frere,
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi.
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables,
N'a pu sans s'attendrir voir ses maux déplorables.
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE, *l'interrompant.*

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper ?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime.
Mais, Seigneur, je ne sais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher quand tout flatte vos vœux ?

TYDÉE.

Non, des bontés du Roi mon ame enorgueillie
Ne se méconnoît point quand, lui-même, il s'oublie.
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux;
Et tel est de mon sort la rigueur infinie
Que, lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare.
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons.
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...

Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne.
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant, à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat!
(Elle sort, avec Mélite.)

SCENE V.

TYDÉE, *seul.*

QU'AI-JE fait, malheureux? y pourrai-je survivre?
Mais, quoi! l'abandonner?... Non, non, il faut la suivre.
Allons... Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour...
(Il veut sortir, et est arrêté par la rencontre de Palamede.)

SCENE VI.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE, *à part.*

QUE vois-je? justes Dieux?
O sort, à tes rigueurs quelle douceur succede?...
(A Palamede.)
O mon pere! est-ce vous? est-ce vous, Palamede?

PALAMEDE, *l'embrassant.*

Embrassez-moi, mon fils.... Après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes
Doivent, pour un cœur tendre, avoir le plus de charmes,
Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais, puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver,
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre....
Mais, vous versez des pleurs!.... Ah! n'est-ce que pour lui
Que les Dieux, sans détour, s'expliquent aujourd'hui?

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême:
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même.
Gardons-nous de vouloir, foibles et curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.

Ils ont, du moins, parlé sans détour sur Oreste.
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas;
Je l'ai tenu long-tems mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie,
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide:
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux!
Mais, hélas! que le Ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie!
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé!...
Tydée, Oreste est mort; Oreste est-il vengé?
Depuis quel tems, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycene?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici.
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci?
Pourquoi ne le point voir? Vous connoissez son zele.
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidele?
Parlez, enfin: quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un tyran odieux?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere,
Ma premiere vengeance étoit due à mon pere.
Mais, Seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux?

N'est-ce point trop compter sur une longue absence
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu : calmez ce vain effroi.
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi, que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi, que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi, dont enfin le Ciel semble guider les pas ?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense
Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un tyran, prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit ?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis,
Que des amis troublés, sans force et sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler :
Un guerrier les retient et les fait tous trembler.
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine.
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Égysthe est indigne du jour.

Parlez : connoissez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le tyran d'Argos, rempart impénétrable ?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé ?
Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé ?
Votre haute valeur, désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?...,
Vous rougissez, Tydée ! Ah ! quel est mon effroi !
Je vous l'ordonne, enfin : parlez, répondez-moi !
D'un désordre si grand que faut-il que je pense ?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence ?

PALAMEDE.

Qu'entends-je ? quel soupçon vient s'offrir à mon
cœur ?

(*A part.*)

Quoi ! ... mon fils ! ... Dieux puissans ! laissez-moi
mon erreur....

(*A Tydée.*)

Ah ! Tydée, est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance ?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?
Falloit-il vous revoir pour vous voir si coupable ?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable !
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits !
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse :
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice !

D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur!
Le Ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie;
Mais vainement sur moi son courroux se déploie,
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux!

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide! il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter?
Quoi! pour le sang d'Egysthe, aux yeux de Palamede,
Tydée ose avouer l'amour qui le possede?
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
(*Montrant sa main.*)
Cette main vous rendra vertueux, malgré lui!
Fils ingrat! c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante!

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien
Commencer aujourd'hui par répandre le mien!
Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez: voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE, *à part.*

Juste Ciel! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
Fumans encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble, ni murmure?

TYDÉE.

Eh! que m'importe, à moi, le sang d'Agamemnon?

Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme ?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler ?...

PALAMEDE, *l'interrompant.*

Si je disois un mot je vous ferois trembler !...
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être.
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
Mon fils, infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste:
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux!

TYDÉE.

Eh! quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste! moi, Seigneur?... Dieux! qu'entends-je?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître dont ici vous protégez le sang
Auroit sans moi du vôtre épuisé votre flanc.
Ingrat! si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhene.
Instruit de votre sort, sa constante amitié
A secondé pour vous mes soins et ma pitié.

Il sait, pour conserver une si chere vie,
Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
Que sous le nom d'Oreste à des traits ennemis
J'offris, sans balancer, la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu, pour vous seul, cette unique espérance.
Il est mort : j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux.
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede :
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede.
Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous.
C'en est assez, cruel ! pour exciter vos coups !

ORESTE.

Poursuivez ; ce transport n'est que trop légitime !
Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime :
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes et des Dieux !...
(*A part.*)
Qui, moi ! j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste ?
A quels forfaits, grands Dieux ! réservez-vous Oreste ?..
(*A Palamede.*)
Ah ! Seigneur, je frémis d'une secrete horreur !
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
Mon pere, mieux que vous, a su s'y faire entendre !...

Courons, pour appaiser son Ombre et mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports!
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous : parlez ; que faut-il faire ?

PALAMEDE.

Arracher votre sœur à mille indignités,
Appaiser d'un grand Roi les Mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere,
Venir sur son tombeau jurer à votre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui,
Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frere:
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils:
Sous le vôtre, Seigneur, assembler nos amis.
Que vous dirai-je, enfin ? contre un amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon !...
Venez si vous doutez qu'il méritât d'en être
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV,

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule*.

OU laissé-je égarer mes vœux et mes esprits ?
Juste Ciel ! qu'ai-je vu ?... Mais, hélas ! qu'ai-je appris ?
Oreste ne vit plus : tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort... Cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frere.
Qu'ai-je vu ? quel spectacle à mes yeux s'est offert ?
Son tombeau de présens et de larmes couvert ;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils ?
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;
Et c'est, du moins, ainsi qu'auroit juré mon frere !
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?
Ce ne sont point, non plus, les pleurs d'une adultere,

Qui ne veut qu'insulter aux Mânes de mon pere.
Ce n'est que pour braver son époux et les Dieux
Qu'elle éleve à sa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dressé ce monument si triste
Que pour mieux signaler son amour pour Egysthe,
Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs;
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs...
Qu'ils tremblent, cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il semble que déja poursuivent les Furies.
J'ai vu le fer vengeur : Egysthe va périr !
Mon frere ne revient que pour me secourir !...
Flatteuse illusion, à qui l'effroi succede,
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?...
On vient... C'est lui... Mon cœur s'émeut à son aspect !....
Mon frere... Quel transport s'empare de mon ame?...
Mais, hélas ! il est seul.

SCENE II.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout semble désormais servir votre courroux:
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.

Savez-vous quel Héros vient à votre défense ?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Eh ! quel est-il, Seigneur ?
Que dis-je ? puis-je encor méconnoître mon frere ?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ÉLECTRE.

Votre pere, Seigneur ? Eh ! d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste Princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez ? Oreste a vu les sombres bords ;
Et l'on ne revient point de l'Empire des morts.

ÉLECTRE.

Eh ! n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet Empire funeste ?
Il revoit, cependant, la clarté qui nous luit :
Mon frere est-il le seul que le Destin poursuit ?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur : vous vous êtes trompé.

J'ai vu dans ce Palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée;
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs...
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux Mânes de mon pere?...
Mais, quoi! vous vous troublez?... Ah! mon frere est ici!
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point... Oreste vit encore?
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, Seigneur. Un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse!
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans des lieux d'où le plus grand des Rois
A l'univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme, enfin, sa famille?
Une mere en fureur la hait et la poursuit;
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste!
Rendez-moi, par pitié, le seul bien qui me reste!

ORESTE.

Eh! bien, il vit encore, il est même en ces lieux.
Gardez-vous, cependant...

ÉLECTRE, *l'interrompant.*

Qu'il paroisse à mes yeux!...

(*A part.*)

Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie?...

(*A Oreste.*)

Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie!...
Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?...
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere et mon Roi!
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Eh! comment si long-tems l'ai-je pu méconnoître?...
Je vous revois, enfin, cher objet de mes vœux!...
Momens tant souhaités! ô jour trois fois heureux!...
Vous vous attendrissez; je vois couler vos larmes!...
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere?

ORESTE.

Ah! ma sœur,
Mon amitié trahit un important mystere;
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frere!

ÉLECTRE.

Est-ce de moi, cruel! qu'il faut vous défier?
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?
Eh! quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.

Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux!
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois, moi-même.
Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos, sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur. La colere céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et, peut-être, sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrois-je le sort qu'il trouva dans les flots!

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé!
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on
m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même.
Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur,
Qui semble, malgré vous, entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur; et mon nom seul suffit à mon devoir!
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede....
On vient... Séparons-nous... Mais non, c'est Palamede.

SCENE III.

PALAMEDE, ANTÉNOR, ORESTE, ÉLECTRE.

PALAMEDE, *à Anténor.*

Anténor, demeurez. Observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.
(*Anténor se retire à l'écart pour éviter toute surprise.*)

SCENE IV.

ÉLECTRE, ORESTE, PALAMEDE.

ORESTE, *à Electre, en lui montrant Palamede.*

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidele,
Dont nos malheurs, les tems, n'ont pu lasser le zele.

ÉLECTRE, *à Palamede.*

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris : attendri par mes larmes,
Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes ;
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse ;

Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté....
Je vous rassemble, enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-tems condamnée!
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le sort, trop jaloux de sa gloire!...

(*A part.*)

O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire!
Jour cruel! qu'ont suivi tant de jours malheureux!...
Lieux terribles! témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste!...

(*A Oreste.*)

Oreste, c'est ici que le barbare Egysthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs!...
Là, plus cruelle encor, pleine des Eumenides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides!...
C'est ici que sans force, et baigné dans son sang,
Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc!....
Mais c'est-là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie!...

(*A part.*)

C'est-là que je reçus, impitoyables Dieux!
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux!...
« A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,
» Adieu : prends soin de toi; fuis, mon cher Pala-
» mede!
» Cesse de m'immoler d'odieux ennemis:
» Je suis assez vengé si tu sauves mon fils.

» Va, de ces inhumains sauve mon chere Oreste ;
» C'est à lui de venger une mort si funeste !... »
Vos amis sont tout prêts : il ne tient plus qu'à vous.
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups.
Chacun à votre nom et s'excite et s'anime.
On n'attend pour frapper que vous et la victime....

(*A Electre.*)

De votre part, Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien seconder une si noble ardeur.
C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
Que le tyran doit voir trancher sa destinée.
Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets.
Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits !
C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine
Au Temple, où je l'attends, ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ses vœux, dissimulez si bien
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux autels ? Ah ! projet qui m'accable !
Itys y périroit ? Itys n'est point coupable !

PALAMEDE.

Il ne l'est point, grands Dieux ? Né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort !...
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un pere ?
L'un tremble pour la sœur, et l'autre pour le frere !...
L'amour triomphe ici !... Quoi ! dans ces lieux cruels
Il fera donc toujours d'illustres criminels ?
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance

Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés.
Eh ! l'amour est-il fait pour les infortunés ?
Il a fait les malheurs de toute votre race ;
Jugez, si c'est à vous d'oser lui faire grace !
Songez, pour mieux dompter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur, que l'amour peut séduire,
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus séveres.
Vous savez sur les fils si l'on poursuit les peres ?
Songez si le supplice en est trop odieux
Que c'est, du moins, punir à l'exemple des Dieux !...
Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe, à moi, de le répandre ?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ! remplissez ma vengeance !
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys ; mais respectez le mien :

Il n'est point retenu par un honteux lien,
Et quoi que ma pitié fasse pour le défendre
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez
Loin d'arrêter, Seigneur...

PALAMEDE, *l'interrompant.*

Madame, pardonnez:
J'ai, peut-être, à vos yeux poussé trop loin mon zele;
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidele.
Je ne hais point Itys; et sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux, il peut lui faire grace:
J'y consens; mais d'Itys vous connoissez l'audace?
Il défendra le sang qu'on va faire couler.
Cependant, il nous faut périr, ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès,
Puisque votre ennemi pourroit encor, sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine.
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez: si l'amour est un crime
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime,
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
N'en présumoit pas moins et de l'un et de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater....
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre et les Dieux!

(*Il sort.*)

SCENE V.

ELECTRE, ORESTE.

ORESTE.

ADIEU, ma sœur. Calmez la douleur qui vous presse.
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse?

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez venger tous nos malheurs;
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

TANDIS qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare ?
Le sévere devoir qui m'y fait consentir
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes
Puisse encor me causer de si vives alarmes ?...
Non, ce n'est point l'amour : l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble et d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite....
Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?
Un amour si long-tems sans succès combattu,
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ? ...
Festins cruels !... et vous criminelles ténebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste et les Dieux :
Echauffez des transports que mon devoir anime ;
Peignez à mon amour un Héros magnanime !...

Non, ne me peignez rien : effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toujours prêt à défendre un sang infortuné,
Aux caprices du sort long-tems abandonné. . . .

(*Appercevant Itys.*)

On vient. . . . Hélas ! c'est-lui. . . . Que mon ame éperdue
S'attendrit et s'émeut à cette chere vue ! . . .
Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant ?

SCENE II.

ITYS, ÉLECTRE.

ITYS.

PÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il, enfin, permis de revoir ma Princesse ?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux?...
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !...

(*A part.*)

Dieux ! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire?

Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire !...
(A Electre.)
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi ? ...
(A part.)
Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi !...
(A Electre.)
Électre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche ;
Laissez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire, au moins, un aveu qui me fait votre époux ! ..
Quoi ! vous les détournez ? .... Dieux ! quel affreux silence !
Ma Princesse, parlez : vous fait-on violence ?
De tout ce que je vois que je me sens troubler !
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le secret de vos larmes :
N'en craignez rien. Ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux !
C'en est trop, je pénetre un mystere funeste ;
Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste :
Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
L'univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur, cependant, à sa haine fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment où je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, et ne se rend qu'aux menaces du Roi !

ÉLECTRE.

Fils d'Égysthe, reviens d'un soupçon qui me blesse.
Électre ne connoît ni crainte, ni foiblesse;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers, ni ton pere.
Ne crois pas qu'un tyran pour toi puisse en ce jour
Ce que ne pourroit pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point... Je serois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine!

ITYS.

Je ne suis point haï? Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele et le plus amoureux!...
Vous n'avez plus de haine? Eh! bien, qui vous arrête?
Les autels sont parés et la victime est prête.
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.
Égysthe doit bientôt y conduire la Reine:
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne.
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi...

(*A part.*)

Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !...

(*A Itys.*)

Quoi ! tout est prêt, Seigneur ?

ITYS.

Oui, ma chere Princesse.

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux.
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miseres ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres,
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît ? Eh ! bien, j'en sortirai :
Content du nom d'époux, par-tout je vous suivrai.
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !
Aussi touché que vous du destin d'un Héros...

ÉLECTRE, *l'interrompant.*

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux,
Et que ce triste hymen où ton amour aspire,

Cet hymen... Non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis; cependant, je ne puis l'achever.
Ton pere est aux autels; je m'en vais l'y trouver.
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Eh ! vous êtes sans haine?
Aux autels? quoi ! sans moi ?... Demeurez, inhumaine !
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux !...
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance?

ÉLECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance !

ITYS, *se jettant à ses genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports?

ÉLECTRE, *le relevant.*

Que fais-tu, malheureux? Laisse-moi mes remords.
Leve-toi : ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

IPHIANASSE, ÉLECTRE, ITYS.

IPHIANASSE, *à Itys.*

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide ?
On assassine Égysthe; et, sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours !

ITYS.

(*A Electre.*)
On assassine Égysthe ? ... Ah ! cruelle Princesse !
(*Il sort.*)

SCENE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à part.*

Quoi ! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit ?
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux ?

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,

Ingrate ! c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment où c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups !
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon pere....

ÉLECTRE, *l'interrompant.*

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien et que celui des Dieux !
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycene,
Il est tems qu'un barbare en reçoive la peine ;
Qu'il éprouve ces Dieux, qu'il bravoit, l'inhumain !
Quoique lents à punir, ils punissent, enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice....
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Entendez-vous ces cris, et ce tumulte affreux ?
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?
Tels furent les apprêts de ce festin impie
Qu'Égysthe par sa mort dans ce moment expie !...
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte :
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frere ; et ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un Héros que vous devez connoître :
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ARCAS, ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ARCAS, *à Electre.*

MADAME, c'en est fait, tout cede à nos efforts;
Ce Palais se remplit de mourans et de morts.
Vous savez qu'aux autels notre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide;
Mais les soupçons d'Égysthe et des avis secrets
Ont hâté ce grand jour, si cher à nos souhaits.
Oreste regne, enfin. Ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible!
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups.
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys, lui-même,
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême.
Ce Prince, au désespoir, cherchant le seul trépas,
Portant par tout la mort, et ne la trouvant pas,
A son pere, peut-être, eût ouvert un passage;
Mais sa main désarmée a trompé son courage.
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.
J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
De ces lieux, cependant, gardez-vous de sortir,
Madame; la retraite est pour vous assurée:

Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi, d'ailleurs, au gré de vos desirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE, *à part.*

O mon pere! à ta mort je ne veux point survivre....
Je ne puis la venger, je vais, du moins, te suivre...
(*A Electre.*)
Cruelle! redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur!

SCENE VI.

ORESTE, GARDES, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ORESTE, *aux Gardes.*

Amis, c'en est assez; qu'on épargne le reste.
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste.
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que je voi?...
Sort cruel! c'en est fait, tout est perdu pour moi!
Celui que j'implorois est Oreste!

ORESTE.

Oui, Madame:
C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flamme

Vouloit enfin soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire.
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à quelques-uns de ses Gardes.*

SUIVEZ-LA....

(*Quelques Gardes sortent.*)

SCENE VIII.

ORESTE, ELECTRE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à part, en entendant du bruit.*

DIEUX! quels cris se font encore entendre?....
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre!

SCENE IX.

PALAMEDE, ORESTE, ELECTRE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à Palamede.*

Palamede, venez rassurer mes esprits ! . . .
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris !
Ami trop généreux, mon défenseur, mon pere,
Ah ! que votre présence en ce moment m'est chere ! ..
(*Après un moment de silence, et observant Palamede qui paroît accablé.*)
Quel triste et sombre accueil ! Seigneur, qu'ai-je donc fait ?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret !
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance ?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense !...
Oui, vous êtes vengé ... les Dieux le sont aussi ;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste.
Ces lieux, souillés de sang, sont peu dignes d'Oreste...
(*Montrant Electre.*)
Suivez moi l'un et l'autre.

ORESTE.

Ah ! que vous me troublez !...
Pourquoi nous éloigner ? Palamede, parlez ?
Craint-on quelque transport de la part de la Reine ?

PALAMEDE.

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux Dieux....
Mais, pour quelques momens, abandonnez ces lieux.
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystere !
Je veux en être instruit : parlez ; que fait ma mere ?

PALAMEDE.

Eh ! bien, un coup affreux....

ORESTE, *l'interrompant.*

Ah ! Dieux ! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main ?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre,
Et comment et par qui s'est-il laissé surprendre ?...
Ah ! j'atteste les Dieux que mon juste courroux....

PALAMEDE, *l'interrompant.*

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi ! j'aurois commis une action si noire ?
Oreste parricide !... Ah ! pourriez-vous le croire ?
De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein....
Juste Ciel !... eh ! qui peut imputer à ma main ?...

PALAMEDE, *l'interrompant.*

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu.... Ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature !

De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidele Anténor;
Et, remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jettée à travers le péril et les armes,
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit près d'éprouver un trop juste courroux.
Votre main redoutable alloit trancher sa vie.
Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient, peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître!

ORESTE, *à part.*

Sort! ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere?...
(*Voyant Clytemnestre, qui arrive, soutenue par Mélite.*)
Elle vient... Quel objet!... Où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah! mon frere!

SCENE X.

CLYTEMNESTRE, ANTÉNOR, MÉLITE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

CLYTEMNESTRE, *à Electre, ayant entendu ses derniers mots.*

(*A part.*)

Ton frere ?... Quoi ! je meurs de la main de mon fils ?
Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?...
(*A Oreste.*)
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides ?
Jouis de tes fureurs : vois couler tout ce sang
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc !...
Monstre ! que bien plutôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !...
Frappe encor ; je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître et qui me fait mourir !
Acheve : épargne-moi le tourment qui m'accable !

ORESTE.

Ma mere !

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce nom, qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer ?... N'affecte rien, cruel !
La douleur que tu feins te rend plus criminel !...

(*A part.*)

Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance!
Ton fils ne dément point ton nom, ni sa naissance!
Pour l'en voir digne, au gré de mes vœux et des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens!

(*Elle sort, avec Mélite.*)

SCENE XI et derniere.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à part.*

Frappez, Dieux tout-puissans, que ma fureur implore!
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez! Mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime.
Dieux! vous ne savez point comme on punit mon crime!

ÉLECTRE.

Ah! mon frere, calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste?

ORESTE.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteste!...

(*A part.*)

Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mere?
Ah! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir!...
O Dieux! que mes remords, s'il se peut, vous fléchis-
sent!...
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'atten-
drissent.
Ma mere!... Vois couler...

(*Il veut se tuer.*)

PALAMEDE, *le désarmant.*

Ah! Seigneur!

ORESTE.

Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel! d'Electre, ni de toi.
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes...

(*A part.*)

Mais, quoi! quelle vapeur vient obscureir les airs?
Grace au Ciel, on m'entrouvre un chemin aux enfers!..
Descendons... Les enfers n'ont rien qui m'épouvante.
Suivons le noir sentier que le sort me présente.
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit...
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres?...
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres!...

Que de gémissemens ! que de cris douloureux !...
Oreste !... Qui m'appelle en ce séjour affreux ?...
Egysthe !... Ah ! c'en est trop ! il faut qu'à ma colere...
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mere !...
Quels regards ?... Où fuirai-je ?... Ah ! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
Je ne souffre que trop, monstre cruel ! arrête !
A mes yeux effrayés dérobe cette tête !...
Ah ! ma mere, épargnez votre malheureux fils !...
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris !
J'implore ton secours, chere Ombre de mon pere !
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere !
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit !...
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit ?...
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice !...
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice :
J'éprouve, cependant, des tourmens infinis !...
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis !

FIN.

RHADAMISTHE
ET
ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES,

DE CRÉBILLON.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du succès de Rhadamisthe. *Une Tragédie qui vous avoit plu pouvoit-elle n'être pas approuvée? Le Public l'a applaudie, en effet; et ce sont ces mêmes applaudissemens qui me donnent aujourd'hui la hardiesse de la dédier à V. A. S. Ne crai-*

gnez pas, Monseigneur, que cette liberté soit suivie d'aucune autre. Votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité, tel, par son habileté à la guerre, échappe à des périls certains, et sait se couvrir de gloire, dans le tems qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé, d'ailleurs, à peindre des Héros de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait modele; et quels éloges encore que ceux d'une Epître pour un Prince consacré à l'Histoire et à la tradition? L'Histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés. Ainsi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoie. C'est-là où, mieux que dans une Epître, souvent suspecte de flatterie, il verra quel prix étoit réservé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permission que vous avez eu la bonté de me donner de

placer votre nom à la tête de cet Ouvrage me mette à portée de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de vénération et un plus profond respect que moi,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
JOLYOT DE CRÉBILLON.

SUJET
DE RHADMISTHE ET ZÉNOBIE.

RHADAMISTHE, fils aîné de Pharasmane, Roi d'Ibérie, alloit être uni à Zénobie, fille de Mitridate, frere de Pharasmane et Roi d'Arménie, lorsque des troubles, suscités entre ces deux Rois par Pharasmane, ont engagé Mitridate à préférer pour gendre Tiridate, Roi des Parthes. Rhadamisthe, outré de cet affront, a tué Mitridate, dans un combat, et les peuples de ce Roi ont voulu venger sa mort sur Zénobie, qu'ils en ont cru complice. Rhadamisthe, ne pouvant la soustraire à leur fureur, l'a épousée, malgré eux, puis l'a poignardée et précipitée dans l'Araxe, à leurs yeux. Sauvée, par un prodige inoui, elle a appris que Pharasmane avoit ensuite fait périr Rhadamisthe, par jalousie de la trop grande puissance qu'il craignoit de le voir acquérir; et après dix ans de la retraite la plus

impénétrable, elle vient, sous le nom d'Isménie, d'être faite prisonniere de guerre, dans la Médie, par Arsame, second fils de Pharasmane. Elle n'est reconnue ni de l'un, ni de l'autre de ces deux Princes, et ils deviennent amoureux d'elle, tous les deux. Pharasmane veut l'épouser; mais Arsame, plus aimable, excite en elle un sentiment de retour que le vieux et cruel Pharasmane ne peut lui faire éprouver. Cependant, Rhadamisthe n'est point mort, non plus, des blessures qu'il a reçues, en combattant, comme on l'a cru. Il a été pris, mourant, par un parti de Romains, sous les ordres de Corbulon, qui l'a rappelé à la vie, et auquel il est resté attaché depuis dix ans. Corbulon apprend que Pharasmane veut s'emparer de l'Arménie, devenue une Province libre, mais tributaire de Rome; et Rhadamisthe, qui a des droits sur cette Province, se fait nommer, par Corbulon, Ambassadeur auprès de Pharasmane, pour s'opposer à son entreprise. De son côté, l'Arménie députe aussi vers Arsame pour l'inviter à l'aller gouverner, et à la défendre contre l'usurpation que Pharasmane projette. Cet arrangement est approuvé par

l'Ambassadeur de Rome. Mais Arsame, soumis aux volontés de son pere, ne desire autre chose que de soustraire sa captive au fâcheux hymen qui la menace; et, dans ce dessein, il va la mettre sous la sauve-garde de l'Ambassadeur, qui est aussi surpris de revoir en elle Zénobie qu'elle l'est de retrouver Rhadamisthe en lui. Pharasmane averti de l'intelligence d'Arsame avec cet Ambassadeur, fait arrêter le jeune Prince; et, à la tête de ses Gardes, il va trouver l'Ambassadeur pour lui reprendre sa captive. Furieux de la résistance que lui oppose celui-ci, il le tue, de sa main, et reconnoît Rhadamisthe. Il plaint le sort de ce malheureux fils, qu'il croyoit avoir perdu, et qu'il ne retrouve qu'en le perdant, en effet, pour jamais. Il abandonne, enfin, Zénobie à Arsame, et l'envoie régner, avec elle, en Arménie, pour les sauver, l'un et l'autre, des transports jaloux auxquels la vue de leur bonheur pourroit encore le porter.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.

« LA nouveauté des situations et des caracteres, la force des pensées et de l'expression placeront, dans tous les tems, cette Piece au rang des chef-d'œuvres Tragiques, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Elle parut au Théatre avec un éclat qui ne s'est point démenti, et qui semble s'accroître, de jour en jour. Le sujet en est terrible et traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve une reconnoissance, ressource aujourd'hui fort usée, mais qui ne l'étoit pas tant lorsque cette Tragédie fut mise à la scene. D'ailleurs, la reconnoissance de Rhadamisthe et de Zénobie est d'une espece unique. Elle est, de plus, amenée avec art et traitée avec chaleur. L'amour d'Arsame est beaucoup plus

froid et moins tragique. Si l'on en excepte l'aveu qui échappe à Zénobie, dans la scene cinquieme du quatrieme acte, cet amour ne produit aucun effet remarquable. On doit croire que si Zénobie eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée, ce même amour auroit fait naître de grandes beautés dans le cours de la Piece. Elles eussent été différentes de celles qui y sont, mais on ne peut penser qu'elles eussent été inférieures. On a trouvé l'exposition de cette Tragédie un peu obscure, quoique répétée au second acte. Peut-être aussi le caractere de Rhadamisthe sort-il un peu de la nature. Il est, du moins, assez rare de voir un amant, ou un époux, poignarder ce qu'il aime, uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mais on n'a pas encore prescrit de bornes aux fureurs de l'amour. Elles peuvent donc s'étendre encore aussi loin qu'un Auteur le veut, dans un Roman et dans une Tragédie. Il ne faut pas, non plus, envisager un personnage tragique comme un homme ordinaire ; c'est une figure dont les traits doivent être grossis pour être vus de loin. »

Cette Tragédie, dont le sujet est tiré du dou-

zieme Livre des Annales de Tacite, eut trente représentations de suite dans sa nouveauté. Elles furent interrompues d'abord par la clôture de Pâques, et ensuite par la mort du Dauphin, arrivée le 14 Avril, et qui fit fermer tous les Spectacles, pendant un mois. Les représentations de *Rhadamisthe et Zénobie* furent continuées après cette seconde rentrée, et le succès de cette Tragédie fut si grand à la scene et si bien confirmé à la lecture. qu'il en fut fait deux éditions en huit jours. Elle fut cependant l'objet de plusieurs Critiques qui parurent dans le tems. Crébillon, lui-même, en avoit entrepris une, et l'avoit annoncée à Du Fresny, qui rédigeoit alors le *Mercure*, en le priant de l'insérer dans cet Ouvrage périodique, quand il l'auroit achevée ; mais il ne l'acheva pas, et il écrivit, de nouveau, à Du Fresny, pour l'engager à publier toutes celles qui lui seroient adressées sur cette Tragédie, quelques vives qu'elles pussent être. Du Fresny profita de cet avis. Il fit une Critique de cette Piece, d'une maniere très-détaillée, et avec beaucoup de sévérité, mais accompagnée de justes éloges, sous le titre de

Réflexions sur la Tragédie de Rhadamisthe et Zénobie, et il la publia dans son *Mercure* de Mars 1711, et ensuite dans le quatrieme volume de ses Œuvres. L'Abbé de Pons en avoit fait paroître une autre, imprimée séparément, dans le même tems; et lors de la premiere reprise de *Rhadamisthe et Zénobie*, au mois de Juillet 1726, l'Abbé Pellegrin fit aussi une Critique de cette Tragédie, et la fit insérer dans le *Mercure* d'Août suivant.

Malgré toutes ces Critiques, et malgré la justesse de la plupart des points qu'elles présentent, cette Tragédie s'est conservée au Théatre, avec le même succès que dans sa nouveauté; et de toutes les Pieces de Crébillon c'est celle que l'on redonne le plus souvent et qui est le plus constamment suivie.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, raconte que « pendant la derniere maladie de Despréaux quelqu'un de ses amis alla lui lire la Tragédie de *Rhadamisthe et Zénobie*, et qu'après l'avoir entendue le satyrique s'écria: *Eh! retirez-moi ce galimathias! Les Pradons étoient des aigles, en comparaison de ces gens-ci! Je*

Je crois que la lecture de cette Piece a augmenté mon mal ! »

D'Alembert, dans son *Histoire des Membres de l'Académie Françoise*, dit que « Crébillon, à qui l'on fit part de cette Anecdote, se consola du jugement injuste de Despréaux, par l'enthousiasme que le Public témoigna pour cette Tragédie; cet enthousiasme étant si constant que l'impression de la Piece, écueil si funeste à tant de succès éphémeres, ne put l'affoiblir. » D'Alembert ajoute que « cette Piece reçut les plus grands applaudissemens à Versailles, où elle fut représentée alors, devant le Roi, et que pour cette fois, contre l'ordinaire, le jugement de la Cour fut d'accord avec celui du Public de Paris. »

Avant cette Tragédie de Crébillon, il avoit paru quatre Pieces sous le titre de *Zénobie*; une de l'Abbé d'Aubignac, intitulée *Zénobie*, *Reine des Palmyréniens*, Tragédie, en cinq actes, en prose, représentée, en 1645, et imprimée en 1647, mais dont le sujet n'a rien de commun avec celui de la Tragédie de Crébillon; une de Montauban, intitulée *Zénobie*, *Reine*

d'Arménie, Tragédie, en cinq actes, en vers, représentée en 1650, et imprimée en 1753, du même sujet que celle de Crébillon ; une de Magnon, qui est la même que celle de l'Abbé d'Aubignac, mise en vers, représentée en 1659 et imprimée en 1660, et une de l'Abbé Boyer, sous le simple titre de *Zénobie*, représentée en 1693, qu'il n'a point fait imprimer et de laquelle on ne sait pas si le sujet est le même que de celle de l'Abbé d'Aubignac ou de celles de Montauban et de Crébillon..

RHADAMISTHE
ET
ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES,

DE CRÉBILLON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Janvier 1711.

PERSONNAGES.

PHARASMANE, Roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, Roi d'Arménie et fils de Pharasmane.

ZÉNOBIE, épouse de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.

ARSAME, frere de Rhadamisthe.

HIÉRON, Ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe.

MITRANE, Capitaine des Gardes de Pharasmane.

HIDASPE, confident de Pharasmane.

PHÉNICE, confidente de Zénobie.

GARDES.

La Scene est à Arthanisse, Capitale de l'Ibérie, dans le Palais de Pharasmane.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

AH ! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis.
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi : ta pitié, tes conseils et la vie
Sont le comble des maux pour la triste Isménie !...
(*A part.*)
Dieux justes ! Ciel vengeur, effroi des malheureux !
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,

Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots,
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos.
Cruelle! si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez, du moins, sensible!...
Mais, quels sont vos malheurs? Captive dans des lieux
Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie
Que pour vous asservir le grand Roi d'Ibérie;
Et que demande encor ce vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,
N'avez-vous pas, vous-même, allumé sa fureur?
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-tems ton amitié fidelle:
Il faut d'un autre prix reconnoître ton zele,
Me découvrir. Du moins, quand tu sauras mon sort
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.

Phénice, tu m'as vue, aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de Rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux Dieux.
Pharasmane, ce Roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel, dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le Destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais, à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon époux;
De Rhadamisthe, enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême!
Vous, Zénobie? ô Dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de Rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais, hélas! encor plus malheureux!
Après de longs débats, Mithridate, mon pere,
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere:
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos loix,
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Trop heureux, en effet, si son frere perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide!
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur

Le dévora bientôt dans le fond de son cœur !
Pour éblouir mon pere et pour mieux le surprendre
Il lui remit son fils, dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un
époux.
Je l'avoûrai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même,
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux !

PHÉNICE.

Jamais Roi, cependant, ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux et plus digne d'envie.
Déja des autres Rois devenu la terreur...

ZÉNOBIE, *l'interrompant.*

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur !
A peine je touchois à mon troisieme lustre
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre :
Rhadamisthe déja s'en croyoit assuré,
Quand son pere cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos Etats, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate ;
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par-tout l'horreur, le désordre et l'effroi.
Mithridate, accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere ;
Et, pour mieux se venger de ce frere inhumain,
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamisthe, irrité d'un affront si funeste,

De l'Etat, à son tour, embrâsa tout le reste,
En dépouilla mon pere, en repoussa le sien ;
Et, dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius et la Syrie entiere,
Il força Pollion à lui livrer mon pere.
Je tentai, pour sauver un pere malheureux,
De fléchir un amant, que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée,
Qu'au moment où l'hymen l'engageroit à moi
Il remettroit l'Etat sous sa premiere loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même, je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le Ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.....

(*A part.*)

Quel hymen, justes Dieux ! et quel barbare époux !

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du Roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels ! sans savoir qu'on me cachoit son sort,
Oserent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé, lui-même,
Mais ce Prince, bientôt rappelant sa fureur,

Remplit tout, à son tour, de carnage et d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il. Ce peuple, qui m'outrage,
» En vain à ma valeur croit fermer un passage :
» Suivez-moi. » Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux, cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards....
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire.
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit !
Je ne puis rappeler un souvenir si triste
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe !....
Qu'il te suffise, enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que, par une main chere et de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi ! ce fut votre époux ?... Quel inhumain ! grands Dieux !

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déja mes yeux
Quand le Ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas, sans elle, inévitable....
Mais, à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare pere,

Prétextant sa fureur sur la mort de son frere,
De la grandeur d'un fils, en effet, trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit, en secret, au sein de l'Arménie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours:
Et, quittant sans regret mon rang et ma patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage et d'ennui,
Etrangere par-tout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asyle.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats.
Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame, cependant, à mes yeux trop aimable,
Fils d'un pere perfide, inhumain et jaloux,
Frere de Rhadamisthe, enfin, de mon époux!

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux Mânes d'un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d'un Prince généreux,
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point notre unique espérance!...
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;

Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains,
Ou, peut-être, passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh! bien, dérobez-vous à ses injustes loix.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits?
Par un Ambassadeur, parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces États, contre un Prince inhumain
Faites agir pour vous l'Ambassadeur Romain.
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Arthanisse.
Implorez de César le secours, la justice;
De son Ambassadeur faites-vous un appui:
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenue?
M'en croira-t-on, d'ailleurs? Fugitive, inconnue,
(*Appercevant Arsame.*)
Comment.... Mais, quel objet?... Arsame dans ces lieux!

SCENE II.

ARSAME, ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie;* PHÉNICE.

ARSAME, *à Zénobie.*

M'EST-IL encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, Seigneur? quoi! déja l'Albanie....

ARSAME, *l'interrompant.*

Tout est soumis, Madame; et la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere,
Jaloux, désespéré, j'ose pour vous revoir
Abandonner les lieux commis à mon devoir....
Ah! Madame, est-il vrai qu'un Roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?....
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux!
Ma douleur vous aigrit: je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez:
Le reproche ne sied qu'aux amans fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir dévore et persécute;

Mais moi, qui fus toujours à vos loix si soumis,
Qu'ai-je à me plaindre, hélas ! et que m'a-t-on
promis ?
Indigné, cependant, du sort qu'on vous prépare,
Je me plains et de vous et d'un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est n'en est pas moins jaloux !

ZÉNOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste ;
Mais quelque soit le rang et le pouvoir du Roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah ! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux !
Imposez à mes feux la loi la plus sévere,
Pourvu que votre main se refuse à mon pere.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure !
L'amour n'a pas toujours respecté la nature !
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux !
Que sais-je si le Roi devenoit votre époux
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice !
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un Roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.

Ardent

Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois, à mon tour, vous en faire un hommage;
Mais un pere jaloux, un rival inhumain
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main !...
Qu'il m'enleve, à son gré, l'une et l'autre Arménie;
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie!
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux;
Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux!

ZÉNOBIE.

Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée
Elle couloit, du moins, dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs.
Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah! quand même l'amour uniroit l'un et l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre!
Malgré tout son pouvoir et son amour fatal,
Le Roi n'est pas, Seigneur, votre plus fier rival!
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence...
J'entends du bruit.... On ouvre.... Ah! Seigneur c'est le Roi!...
Que je crains son abord et pour vous et pour moi!

SCENE III.

PHARASMANE, MITRANE, HIDASPE, GARDES, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* ARSAME, PHÉNICE.

PHARASMANE, *à part.*

Que vois-je?... c'est mon fils! Dans Arthanisse
Arsame!

(*A Zénobie, après un moment de silence.*)

Quel dessein l'y conduit?.... Vous vous taisez,
Madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma Cour,
Lorsque, moi-même, ici j'ignore son retour!...
De ce trouble confus que faut-il que je pense?

(*A Arsame.*)

Vous, à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorois, enfin, d'un choix si glorieux,
Parlez, Prince : quel soin vous ramene en ces lieux?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domptés, devois-je présumer
Que mon retour, Seigneur, pourroit vous alarmer?
Ah! vous connoissez trop et mon cœur et mon zele
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.

Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoûrai, Seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends, de toutes parts, que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie.
Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jetter la défiance....
J'attendois qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie:
Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin....
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zele
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidele?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés?
Sachez que votre Roi ne s'en souvient encore,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez, avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends, sur-tout, de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie,
Que l'hymen, dès ce jour, doit couronner mes feux;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux

N'a que trop mérité la grandeur souveraine.
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre Reine;
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

(*Arsame sort.*)

SCENE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie;* MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE, *à Pharasmane.*

EH ! de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-t-elle à ses vœux assujettir mon ame ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne sais, en effet, quel sang vous a fait naître;
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice;
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.

Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux :
Moins en Roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux ;
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir, à son tour, la grandeur souveraine,
Et, puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou, du moins, mon courroux,
Et sachez que, malgré l'amour et sa puissance,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance,
Quoique de mes transports vous vous soyiez promis,
Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus : c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme ;
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour !

(*Il sort, avec Mitrane, Hidaspe et les Gardes.*)

SCENE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE, *à part.*

AH ! tyran ! puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits !
Eh ! qu'ai-je à ménager ?... Mânes de Mithridate,
N'est-il pas tems pour vous que ma vengeance éclate ?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,

Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux !
Vengez-vous, par mes mains, d'un ennemi funeste...
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste...
Le crime que sur vous votre pere a commis
Ne peut être expié que par son autre fils.
C'est à lui que les Dieux réservent son supplice :

(*A Phénice.*)

Armons son bras vengeur.... Va le trouver, Phénice.
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours ;
Mais sans me découvrir implore son secours.
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense.
De son Ambassadeur, qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie.
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir :
Pour l'attendrir, enfin, peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois ? en croirai-je mes yeux ?
Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes ?
Est-ce bien vous, Seigneur ? et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort ?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie !
Mais le Ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours, qu'il a tissus de tristesse et d'horreur !
Loin de faire éclater ton zele, ni ta joie
Pour un Roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des Dieux,
Qu'a proscrit, dès long-tems, la vengeance céleste,
De crimes, de remords assemblage funeste,

Indigne de la vie et de ton amitié,
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié,
Traître envers la nature, envers l'amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublirois qu'il est un Ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître;
Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate, lui-même, en vous manquant de foi
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate!
Rappelle-toi ce jour et ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux!
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate en trahissant mes feux
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux,
Que je dusse son sang à ma flamme trahie;
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie?....
Tu frémis; je le vois... Ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie!
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs...
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs!

HIÉRON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable:
On est peu criminel avec tant de remords;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre,
Et m'apprenez...

RHADAMISTHE, *l'interrompant.*

Comment oserai-je poursuivre?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle?
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné?
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu sais comme, à leurs yeux, j'enlevai Zénobie?
Inutiles efforts! je fuyois vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment!
Je voulus m'immoler; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux....
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits, cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
« Quoi! dis-je, en frémissant, la mort que je m'ap-
» prête,

» Va donc à Tiridate assurer sa conquête ?... »
Les pleurs de Zénobie irritant ce transports,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai, moi-même.
Ce fut-là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau !

HIÉRON.

Quel sort pour une Reine à vos jours si sensible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardens à me poursuivre,
Qu'un pere, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j'allois perdre la vie
Lorsqu'un gros de Romains, sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha, tout sanglant, de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché, sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva, malgré moi, de ma propre fureur.

Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-tems mon nom et ma naissance,
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon ame
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme,
Que l'amour outragé dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, ralume avec fureur;
Ranimant, sans espoir, pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune;
Mais, au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort!
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différens choix,
Alloit bientôt passer sous d'odieuses loix;
Que mon pere, en secret, méditant sa conquête,
D'un nouveau diadême alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin, à Corbulon je me fis reconnoître.
Contre un pere inhumain trop irrité, peut-être,
A mon tour, en secret, jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance?

Quels projets peut ici former votre vengeance ?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger ?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Eh ! que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je, moi-même?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait, sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter ;
Et je ne me connois que pour me détester !
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne,
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie. Après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misere ;
Et la nature en vain me dit que c'est mon pere...
Mais c'est peut-être ici que le Ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité.
C'est ici que m'attend le trait inévitable,

Suspendu

Suspendu trop long-tems sur ma tête coupable ;
Et plût aux Dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas, en effet, plus long-tems attendu !

HIÉRON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colere céleste.
Que la nature, au moins, calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous ;
Que s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie.
Reprenez, avec moi, le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus tems : il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon pere contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire ;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un Roi qu'elle craint que je n'oublîrai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Arménie, ou par des soins jaloux
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis Roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon pere ont assez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur le pique,
Des Romains si vantés telle est la politique :
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.

Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux
Moins comme Ambassadeur que comme un furieux,
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des Iberes
Je revois aujourd'hui le Palais de mes peres.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits.
Je venois de sa part offrir à votre frere
Un trône où, malgré nous, veut monter votre pere;
Et je viens annoncer à ce superbe Roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence...

RHADAMISTHE, *l'interrompant.*

Le Roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance;
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès long-tems effacés.
Je n'ai craint que tes yeux; et sans mes soins, peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître....

(Voyant paroître Pharasmane.)

Le Roi vient... Que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeste transport!
Surmontons, cependant, toute sa violence,
Et d'un Ambassadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, MITRANE, HIDASPE, GARDES, RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE, *à Pharasmane.*

UN peuple triomphant, maître de tant de Rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit, comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des Rois tels que vous.
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve votre gloire:
Ce peuple, enfin, si fier et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur;
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance?
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses Souverains.
Vous le savez, Seigneur; et du pied du Caucase
Vos Soldats, cependant, s'avancent vers le Phase.
Le Cyrus sur ses bords, chargés de combattans,
Fait voir, de toutes parts, vos étendarts flottans.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse
N'a point accoutumé les Rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être, au mépris de ses droits,

N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe, enfin, vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace!
De quel front osez-vous, Soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur,
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes, aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois!
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre, enfin, que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe point: la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux Courtisans qui me rendent hommage,
Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage.
La nature, marâtre en ces affreux climats,

Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des Soldats:
Son sein, tout hérissé, n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets peut traverser le cours.
Eh! pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos Légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et, peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon, jusqu'aux bords de l'Euphrate!

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur, n'espérez pas, au gré de votre envie,
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misere,
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de pere.
Nos Peuples désolés n'ont besoin que de paix;
Et sous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte,
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte;
Et nous ne soupirons qu'après des Souverains

Indifférens au Parthe, et soumis aux Romains.
Sous votre empire enfin prétendre nous réduire
C'est moins nous conquérir que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh! bien, puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome, ou de moi
Dut prétendre, Seigneur, à vous donner la loi;
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eut sur vous des droits plus légitimes!...
Eh! qui doit succéder à mon frere, à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Quoi! vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

PHARASMANE.

Qu'entends-je? dans ma Cour on ose m'insulter!....
(*Aux Gardes.*)
Hola, Gardes!

HIÉRON.

Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE, *à Rhadamisthe.*

Rendez graces au nom dont Néron vous honore!
Sans ce nom si sacré, que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant

Me vengeroit bientôt d'un Ministre insolent!...
Malgré la dignité de votre caractere,
Croyez-moi, cependant, évitez ma colere :
Retournez, dès ce jour, apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

(Il sort, avec Mitrane, Hidaspe et les Gardes.)

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Qu'avez-vous fait, Seigneur! Quand vous devez tout craindre....

RHADAMISTHE, *l'interrompant.*

Hiéron, que veux-tu? je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant j'assure mes desseins;
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets, en secret, sont tous ses ennemis.
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon pere,

Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frere.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi !
Dans le crime, du moins, engageons-le, avec moi.
Un Roi, pere cruel et tyran, tout ensemble,
Ne mérite, en effet, qu'un fils qui lui ressemble.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, *seul.*

Mon frere me demande un secret entretien....
Dieux! me connoîtroit-il? Quel dessein est le sien?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut, en secret, s'exposer à me voir
Que réduit par un pere à trahir son devoir....
On ouvre... Je le vois... Malheureuse victime!
Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime!

SCENE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains le Roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.

Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
Puis-je espérer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte!
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable,
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler, ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon pere et mon devoir;
Je le sais. Cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,

Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu'ait proscrit, en naissant, sa rigueur inflexible.
J'eus un frere, Seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée!
Un pere, conjuré contre son propre sang,
Lui-même, lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la disgrace,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace.
Plus coupable, en effet, n'en attends-je pas moins...
Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes soins:
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide;
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je sens à son nom seul redoubler ma colere.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse

Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, Prince : faut-il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les Dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie !

ARSAME.

Que me proposez-vous ? quels conseils !... Ah ! Seigneur !
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui, moi, que trahissant mon pere et ma Patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie ?
Ah ! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi.
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait, que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels, autant que les Dieux mêmes ;
Et pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux.
J'ose le croire encore ; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance.
C'est pour une captive asservie à nos loix,
Qui pour vous attendrir a recours à ma voix ;
C'est pour une captive, aimable, infortunée,

Digne

Digne par ses appas d'une autre destinée :
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler, sans témoins ;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, Seigneur, ce seul bien qui me reste ;
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espere,
Je prétende, à mon tour, l'enlever à mon pere :
Quand même il céderoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivis de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asyle est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux. Mon ame est satisfaite.
Je vais tout disposer, Seigneur, pour sa retraite.
Je ne sais ; mais, pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Isménie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon ame inquiette
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvois, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours ;

Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait que le bienfait, lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus
doux :
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frere.
Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer ?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer ?
Daignez me confier et son sort et le vôtre.
Dans un asyle sûr suivez-moi, l'un et l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son Roi...

(*Voyant qu'Arsame s'indigne de sa proposition.*)

Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse ;
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse...

ARSAME, *l'interrompant.*

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir et dignes de tous deux.
Le Roi doit, dès demain, partir pour l'Arménie :
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n'espere plus qu'en vous.
Déja sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience....
Adieu, Seigneur, adieu... Je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

(*Il sort.*)

SCENE III.

RHADAMISTHE, *seul.*

AINSI, pere jaloux, pere injuste et barbare !
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare ?
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se souleve, enfin, de sa source indigné,
Puisque déja l'amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quelque soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son Roi :
Mon frere n'est point fait au crime comme moi....
Méritois-tu, barbare ! un fils aussi fidele ?
Ta rigueur semble encore en accroître le zele :
Rien ne peut ébranler son devoir, ni sa foi ;
Et toujours plus soumis.... Quel exemple pour moi !...
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere
Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere ?
Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
D'un fils respectueux séduire la vertu ?
Imitons-là plutôt ; cédons à la nature.
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure ?
Que dis-je ? dans mon cœur, moins rebelle à ses loix,

D ij

Dois-je plutôt qu'un pere en étouffer la voix ?
Peres cruels ! vos droits ne sont-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ?...
On vient.... C'est Hiéron.

SCENE IV.

HIÉRON, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait :
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame
Presque sans murmurer voit traverser sa flamme.
Eh ! qu'en attendre encor quand l'amour n'y peut rien ? ...
Hiéron, que son cœur est différent du mien !
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie ;
Et le Roi va bientôt partir pour l'Arménie.
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie.
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie ?

HIÉRON.

Quoi ! Seigneur ? ...

RHADAMISTHE, *l'interrompant.*

Elle peut servir à mes desseins.

Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
Un secours qui commence à me la rendre chere?
D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi.... Je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre....

(*Zénobie paroît.*)

Adieu; je crois la voir. Favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

(*Hiéron sort.*)

SCENE V.

ZÉNOBIE, RHADAMISTHE.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misere profonde!
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix....

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je ?... Ah ! malheureux ! quels traits ? quel
son de voix ?...
Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZÉNOBIE, *à part.*

Qu'entends - je ?... Quels regrets, et que vois - je, à
mon tour ?
Triste ressouvenir !... Je frémis ! je frissonne !...
Où suis-je ? et quel objet ?... La force m'abandonne...
(*A Rhadamisthe.*)
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur !
Tout mon sang est glacé jusqu'au fond de mon cœur !

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime....
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?...
(*A Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie ?

ZÉNOBIE.

Zénobie ?... ah ! grands Dieux ! cruel, mais cher époux!
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous ?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître ?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier ! ... Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !...

(*A part.*)

O Dieux ! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle ?...

(*A Zénobie.*)

Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ? . . .
Mais, hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere ?

(*A part.*)

Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?...

(*A Zénobie.*)

O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !...
Quoi ! vous versez des pleurs ?

ZÉNOBIE.

Malheureuse ! eh ! comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah ! cruel ! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !

Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras, avec joie, eût remis ton épouse....
Ne crois pas, cependant, que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi ! loin de m'accabler, grands Dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr et qui s'en justifie ?
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté !
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore,
Prive-moi du bonheur de te revoir encore !...

(*Il se jette à ses genoux.*)

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix c'est s'en rendre complice.
Frappe ; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur,
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance ;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer !

ZÉNOBIE, *le relevant.*

Leve-toi : c'en est trop ! Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis !

Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie.
La rendre, comme moi, soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire, du moins, à suivre son devoir.

RHADAMISTHE, *à part.*

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?...
Quoi ! tu peux me revoir sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?...
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en, du moins, l'indigne jalousie,
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste !

Pardonne des soupçons, que tout mon cœur déteste...
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi....
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie!
Et daigne, dès ce jour, me suivre en Arménie.
César m'en a fait Roi. Viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits....
Hiéron est ici : c'est un sujet fidele;
Nous pouvons confier notre fuite à son zele.
Aussi-tôt que la nuit aura voilé les Cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux....
Adieu.... N'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare..
(A part.)
Dieux! qui me la rendez, pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ah ! Madame, arrêtez.... Quoi ! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre ?
Après tant de secrets confiés à ma foi
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi ?...
Arsame va partir.... Vous soupirez, Madame ?
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame ?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés ?
Il part ; et, prévenu que vous le dédaignez,
Ce Prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie !

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis je effacer la honte par mes pleurs ?...
Phénice, laisse-moi : je ne veux plus t'entendre.
L'Ambassadeur Romain près de moi va se rendre....
Laisse-moi seule.

(*Phénice sort.*)

SCENE II.

ZÉNOBIE, *seule.*

OU vais-je, et quel est mon espoir?
Imprudente! où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit: pour qui? Pour un parjure,
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?...
Que dis-je? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour?...
Etouffons, sans regret, une honteuse flamme.
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des Dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux....
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!...
(*Voyant paroître Arsame.*)
On vient... Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux?

SCENE III.

SCENE III.

ARSAME, ZÉNOBIE.

ARSAME.

Eh ! quoi, je vous revois? c'est vous-même, Madame?
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?

ZÉNOBIE.

Ah ! fuyez-moi, Seigneur; il y va de vos jours !

ARSAME.

Dût mon pere cruel en terminer le cours,
Hélas ! quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
(*Voyant Zénobie en pleurs.*)
Je ne veux que mourir.... Je vois couler des pleurs!
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs ?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne!

ZÉNOBIE.

Ah ! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble et l'état où je suis:
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis !
Fuyez ; n'irritez point le tourment qui m'accable.

Vous avez un rival.... mais le plus redoutable....
Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur.... Adieu, Seigneur, adieu....
Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous
inspire....

ARSAME, *l'interrompant.*

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystere,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre pere ?
Fuyez, Prince, fuyez ; rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez ; éloignez vous, trop généreux Arsame !

ARSAME.

Un infidele ami trahiroit-il ma flamme ?...
Dieux ! quel trouble s'éleve en mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des rivaux et n'être point aimé ?...
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie :
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie !...
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival ? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi !
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance !...

Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence !
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?...
Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour ?

ZÉNOBIE.

Eh ! bien, Seigneur, eh ! bien, il faut vous satisfaire.
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste Ciel !

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est-ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir, fût-ce César, lui-même....

ZÉNOBIE, *l'interrompant.*

Calmez de ce transport la violence extrême !....
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux :
Rhadamisthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frere ?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

(*A part.*)

Vous, Zénobie ?... O Ciel ! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flamme ?
Après ce que j'éprouve, ah ! quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits ?...

(*A Zénobie.*)

Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre ?
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté, Seigneur, autant que je l'ai pu ;
Mais, puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire ;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux....

(*Appercevant Rhadamisthe.*)

Quelqu'un vient.... Ah ! fuyez, Seigneur, c'est mon époux.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

(*Bas, à Hiéron.*)

Que vois-je ?... Quoi ! mon frere ?... Hiéron, va m'attendre....

(*Hiéron sort.*)

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre....

(*A Zénobie.*)

Madame, tout est prêt. Les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le Ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner; je vous suis.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! perfide!...

(*A Arsame.*)

Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux....
Mais, si prêt de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;

Et, d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux !

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse ;
Et ces momens si doux, que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés...
Je vois trop qu'il est tems que le mien y renonce !
Quoi qu'il en soit, du moins, votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrace ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi !
Ce rival, qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible ;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui
Pour mes feux et pour moi de plus cruels que lui !...
Ce discours vous surprend ? Il n'est plus tems de feindre :
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah ! Seigneur, plût aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur.
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystere,
La douceur de connoître et d'embrasser mon frere...
(*Il veut voler dans les bras de Rhadamisthe, qui s'éloigne.*)
Ne vous dérobez point à mes embrassemens.
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens ?

Ah! revenez à moi sous un front moins sévere,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere !...
(Montrant Zénobie.)
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?... Quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie ?
Ce secret, de lui-même, est assez important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis, cependant, approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret :
Du moins, sans mon aveu l'on n'a point dû le faire.
A mon exemple, enfin, on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidele,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu ;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi ! sa noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie ?
Pouvez-vous offenser...

ZÉNOBIE, *l'interrompant.*

Laissez agir, Seigneur,

Des soupçons, en effet, si dignes de son cœur!...
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie!...

(*A Rhadamisthe.*)

Pour oser, cependant, outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe? eh! de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frere? ... Ah! barbare! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour!
Rappelle-toi le sort de ma famille entiere:
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere;
Et considere après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystere.
J'ignore si c'est-là le trahir, en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense...
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner...
Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher; je ne le puis nier:

Je ne cherche pas même à m'en justifier.
Mais, malgré son amour, ce Prince, qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore....

(A Arsame.)

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant : ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et, sur-tout, gardez-vous de paroître à mes yeux...

(A Rhadamisthe.)

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

(Elle sort.)

SCENE VI.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

BARBARE que je suis !... Quoi ! ma fureur jalouse
Déshonore, à la fois, mon frere et mon épouse !...

(A Arsame.)

Adieu, Prince. Je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

(Il sort.)

SCENE VII.

ARSAME, *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait ! pour jamais vous m'êtes donc ravie ?
Amour, cruel amour ! pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir des rivaux ?...
(Voyant paroître Mitrane.)
Ah ! fuyons de ces lieux... Ciel ! que me veut Mitrane ?

SCENE VIII.

MITRANE, GARDES, ARSAME.

MITRANE, *à Arsame.*

J'OBÉIS à regret, Seigneur ; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux...
(Il hésite.)

ARSAME.

Eh ! bien ?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous...
Souffrez....

ARSAME, *l'interrompant.*

Je vous entends... Eh ! quel est donc mon crime ?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime ;
Mais je crains pour vos jours, et les transports du
Roi
N'ont jamais dans nos cœurs répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme;
Il menace, avec vous, l'Ambassadeur de Rome.
On vous accuse, enfin, d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait...
(*A part.*)
O Destin! à tes coups j'abandonne ma vie;
Mais sauve, s'il se peut, mon frere et Zénobie!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE, *à Hidaspe.*

Hidaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soumis, si fidele,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle ?
Quoi ! contre les Romains, ce fils, tout mon espoir,
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir ?....
(*A part.*)
Perfide ! c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton pere et l'Ibérie !
Traverser, à la fois, et ma gloire et mes feux....
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux....
Mais en vain tu séduis un Prince téméraire,
Rome ; de mes desseins ne crois pas me distraire.
Ma défaite, ou ma mort, peut seule les troubler.
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.

C'est

C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi.
Dès qu'il faut me venger tout est Romain pour moi....
(*A Hidaspe.*)
Mais, que dit Hiéron ? T'es-tu bien fait entendre,
Sait-il, enfin, de moi tout ce qu'il doit attendre
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

HIDASPE.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
Soit qu'il veuille, en effet, signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Eh ! bien, c'est donc en vain qu'on me parle de paix.
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusques chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre....
Que je hais les Romains !... Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur Ambassadeur !
Son aspect a jetté le trouble dans mon ame...
Ah ! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame...
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
Le traître !.. C'en est trop.. Qu'il paroisse à mes yeux !..
(*Appercevant Arsame.*)
Mais, je le vois... Il faut...

SCENE II.

ARSAME, MITRANE, PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE, *à Arsame.*

FILS ingrat et perfide !...
Que dis-je ? au fond du cœur peut-être parricide !
Esclave de Néron, eh ! quel est ton dessein ?...
(*A Hidaspe.*)
Qu'on m'amene en ces lieux l'Ambassadeur Romain.
(*Hidaspe sort.*)

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE, *à Arsame.*

TRAÎTRE ! c'est devant lui que je veux te confondre !
Je veux savoir, du moins, ce que tu peux répondre :
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice !...
Tu ne me vantes plus ton zele, ni ta foi ?

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincere pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour ! pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la mémoire !...
(*A part.*)
Grands Dieux ! qui connoissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains ?

ARSAME.

Ces reproches honteux, dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, Seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donnez-moi le trépas, si je l'ai mérité ;
Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche, en effet, qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir ?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime ;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné,
Que votre cœur, enfin, n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre ?
Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre ?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh ! que me diras-tu ?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu,
Que ce fils si suspect pour trahir sa Patrie
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur Ambassadeur est-ce m'être fidele ?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider ;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point ? je suis prêt à t'entendre;
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler.
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE IV.

HIDASPE, PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

HIDASPE, *à Pharasmane.*

L'AMBASSADEUR de Rome et celui d'Arménie...
(Il hésite.)

PHARASMANE.

Eh! bien?

HIDASPE.

De ce Palais enlevent Isménie.

PHARASMANE.

(A Arsame.)
Dieux! qu'est-ce que j'entends?... Ah! traître! en est-ce assez?...
(A Mitrane.)
Qu'on rassemble en ces lieux mes Gardes dispersés...
Allez; dès ce moment, qu'on soit prêt à me suivre...
(A Arsame.)
Lâche! à cet attentat n'espere pas survivre!

HIDASPE.

Vos Gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déja, de toutes parts, poursuivent les Romains.

PHARASMANE, *à part.*

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
(Il veut sortir.)

ARSAME, *le retenant.*

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr !...
Eh ! bien, écoutez-moi ; je vais tout découvrir...
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté, même dans cette Cour.
De vos propres regrets sa mort seroit suivie.
Ce ravisseur, enfin, est l'époux d'Isménie...
C'est...
(Il hésite.)

PHARASMANE.

Acheve, imposteur ! Par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez, du moins, Seigneur, que je vous suive.
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE, *le repoussant.*

Retire-toi, perfide ! et ne réplique pas...
(A Mitrane.) *(A Hidaspe et à une partie des Gardes.)*
Mitrane, qu'on l'arrête... Et vous, suivez mes pas.
(Il sort, avec Hidaspe et avec une partie des Gardes.)

SCENE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à part.*

DIEUX ! témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour?....
Mais, je devois parler : le nom de fils, peut-être....
Hélas! que m'eût servi de le faire connoître?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel !...
Que dis-je, malheureux ! que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux !..
(*A Mitrane.*)
Cher ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours.
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre...
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver....
Suis-moi : que ta pitié m'aide à le conserver....
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable?

Pour toute grace, enfin, je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du Roi!

MITRANE.

Je ne le nîrai point, votre vertu m'est chere;
Mais je dois obéir, Seigneur, à votre pere.
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh! bien, puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir...
(*Voyant revenir Pharasmane.*)
Mais, hélas! c'en est fait, et je le vois paroître....
Justes Dieux! de quel sang nous avez-vous fait naître?..
(*A part.*)
Ah! mon frere n'est plus!

SCENE VI.

PHARASMANE, HIDASPE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à Pharasmane.*

Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.

Un long rempart des miens, expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie.
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déja deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné, de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché, moi-même.
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur!
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie!

ARSAME.

Quoi! Seigneur, il est mort?... Après ce coup affreux
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux!...
(*A part.*)
Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frere
Que pour le voir périr par les mains de mon pere?...
(*A Mitrane.*)
Mitrane, soutiens-moi!

PHARASMANE, *à part.*

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et, cependant, mon fils charmé de ses appas,
Quand son rival périt gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chere?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere?...

Mais, moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens, malgré moi, partager sa douleur?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame?
Quelle plaintive voix trouble, en secret, mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens?...
D'où vient que je frissonne, et quel est donc mon crime?
Me serois-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux?
Par mon ambition d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regret, ont *été* terminées;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiette.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi
Tout le mien s'est ému; j'ai tremblé, j'ai frémi!
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu, tout-à-coup, à sa perte insensible,
Avare de mon sang, quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien....
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame....
(*A Arsame.*)
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame?
Ecoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens!

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissans?

Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystere,
Oublier, avec lui, de qui vous fûtes pere !

PHARASMANE.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, mon fils ?
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?...
(*A part, en voyant Rhadamisthe, qu'on apporte mourant.*)
Mais, pour le redoubler dans mon ame éperdue,
Dieux puissans ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

SCENE VII.

RHADAMISTHE, *porté par des Soldats ;* ZÉNOBIE, HIÉRON, PHÉNICE, PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE, *à Rhadamisthe.*

MALHEUREUX ! quel dessein te ramene en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit !

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuste reproche.

J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits.
Puissent les justes Dieux en être satisfaits !
Je ne méritois pas de jouir de la vie....

(*A Zénobie.*)

Seche tes pleurs... Adieu, ma chere Zénobie !...
Mithridate est vengé !

PHARASMANE, *à part.*

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu?
Mithridate !... Ah ! quel sang ai-je donc répandu ?...
Malheureux que je suis ! puis-je le méconnoître
Au trouble que je sens?.. Quel autre pourroit-ce être ?...
Mais, hélas ! si c'est lui quel crime ai-je commis?...
Nature ! ah ! venge-toi, c'est le sang de mon fils !

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous !

PHARASMANE.

(*A part.*)

Pourquoi me le cacher ?... Ah ! pere déplorable !

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable
Que jamais vos enfans, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître !

Que



Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chere,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon pere!...

(Voyant Pharasmane en larmes.)

Votre cœur s'attendrit!... je vois couler vos pleurs...

(A Arsame.)

Mon frere, approchez-vous; embrassez-moi.... Je meurs!

(On l'emporte.)

SCENE VIII.

PHARASMANE, ARSAME, ZÉNOBIE, PHÉNICE, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ZÉNOBIE, *à part.*

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel! pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate?

(Elle sort, avec Phénice.)

SCENE IX et derniere.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE, *à part.*

O MON fils!... ô Romains! êtes-vous satisfaits?...
(*A Arsame.*)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône-d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie...
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux!...
De ces lieux, cependant, éloignez-vous, tous deux....
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre.
Fuyez, n'exposez plus un pere à le répandre!

FIN.

